

## LES SUPPLIANTS

## LES PIERRES QUI PLEURENT

(Suite<sup>1</sup>)

## ÉPISEDE III

## LES CONTRASTES

Brennilis vient de sonner chez Spiller : la porte de l'appartement voisin est grande ouverte ; à demi effacée au fond du couloir obscur, la vieille femme au visage dantesque se tient toute droite et immobile ; une flèche de soleil, rayant l'ombre, flambe sur sa poitrine, au violet de sa robe ; les lentes caresses d'un chant vénitien, mâles mais très douces, endorment son extase. La voix se rapproche, une soudaine clarté, le chant éclate puis un rire jeune ; un souple corps enveloppé de rouge se penche sur la vieille femme et des bras nus l'embrassent... Brennilis reçoit en pleins yeux le regard violent de la jeune fille aux cheveux ras.

Le domestique de Spiller demande : — Monsieur désire ?

Dans le salon, en attendant Spiller, Brennilis, un peu étourdi, se répète : — Jamais je n'oserai lui emprunter de l'argent... pourtant, il devrait m'en offrir de lui-même... l'argent ! ceux qui n'en possèdent pas sont méprisés, ceux qui en possèdent sont méprisables !

(1) Voy. *Mercur de France*, N° 93.

Spiller : — C'est toi, Hoël !

Brennilis : — Je te dérange ?

Spiller : — Mais... non !

Brennilis : — Je suis venu pour te demander un service....

Spiller, rougissant : — Voyons ?

Brennilis : — Peux-tu me.... donner un mot d'introduction près de Rob et Harry Mary?... j'ai raté mon affaire hier soir....

Spiller, s'épanouissant : — Oh ! oui et bien raté ! franchement tu as été plus que maladroit, tu avais l'occasion la plus belle... une occasion unique ! Comment ! le directeur d'un des grands journaux de Paris te dit, à toi bel inconnu : « Vous avez telles et telles idées, bien ! faites-moi un article je le prends ! » et tu te lances dans une diatribe ridicule contre la presse.... et puis, vois-tu, tu as une manière absurde de juger la vie et les hommes... c'est une tournure d'esprit tout à fait fausse — au fond les jeunes gens d'aujourd'hui ont une ambition démesurée, vous vous croyez !... (Il tend la main à Brennilis.) — Tu ne m'en veux pas ?

Brennilis : — Nullément, je t'écoute.

Spiller : — Non, mais c'est la vérité... allons, je veux bien te donner un mot, quoique... je te dirai que Frettel est venu dès midi me demander également un mot ; je ne pouvais pas le lui refuser... d'ailleurs je ne m'attendais pas à ta visite... je ne peux guère vous recommander tous les deux le même jour pour la même chose... tu arrives toujours trop tard, mon pauvre ami!.... mais voyons, puisque tu les connais maintenant, si tu allais les trouver, là, tout simplement !... je t'engage même à aller ce soir voir Rob ; il reçoit, chez des amis, un ministre de ses amis... Va au journal à 7 heures, demande-lui de t'emmener, il te présentera ; il peut te trouver une place. Tu sais, malgré ta maladresse, tu lui as plu, je l'ai compris ; profite-en....

Brennilis : — Je lui ai plu ?...

Spiller : — Mon cher, si tu avais de l'argent, je te dirais : paie ; de l'influence : fais-toi craindre ; tu n'as ni l'un ni l'autre, je te dis : souris, parce que ton sourire peut plaire, voilà !

Brennilis : — Ah ?... bien !

Et comme Spiller délivré de son inquiétude a repris une figure plus avenante, Brennilis ajoute :

— Mais je puis échouer, et alors ? je n'ai plus rien, peux-tu me prêter de l'argent jusqu'à ce que ?...

Spiller : — Ah ! mon cher, de l'argent, de l'argent !... non, vois-tu, dans ton intérêt !.. cherche une place ; tu me parles toujours de ton œuvre, l'as-tu faite ton œuvre ?

Brennilis : — J'avais tout à apprendre d'abord, voilà deux ans que je travaille à comprendre les plus grands génies et à me connaître moi-même... et tu sais, la misère vous noie...

Spiller : — Mais ton œuvre ?

Brennilis : — Encore six mois, avec un peu de nourriture, du feu l'hiver, de l'huile pour ma lampe, du papier à gâcher et des livres à lire.

Spiller : — Encore six mois ! mais, mon ami, tu es fou ! encore six mois, et après, encore six mois et puis encore six mois ! — Quand on est dans ta position, on gagne sa vie d'abord et on fait une œuvre ensuite. Et, où te mènera-t-elle ton œuvre ? Crois-tu que tu gagneras de l'argent avec les idées impossibles que tu as ?

Brennilis : — Non.

Spiller : — Alors ?

Brennilis : — Je ne travaille pas pour gagner ma vie.

Spiller, sursautant : — Ah ! ah !

Brennilis : — Je travaille pour me réaliser. Il faut que je livre aux hommes les plus secrets mystères de mon âme....

Spiller : — Et que veux-tu qu'ils en fassent ?

Brennilis : — Peu m'importe ; il faut que je sorte de moi, comme disait hier soir M. de Kerguelvan.

Spiller : — Parles-tu sérieusement ?

Brennilis : — Si tu savais, Spiller, combien ma pensée me tourmente !

Spiller : — Ton exaltation est ridicule !...

Brennilis : — Mon cher, il y a les poètes, et il y a les hommes. Tu me dis : Gagne ta vie, tu feras ton œuvre après. Je te réponds : Je ne puis gagner ma vie, je ne puis que faire mon œuvre et mourir de faim, comme tous les artistes qui *auraient pu gagner leur vie* et qui cependant sont morts de faim.... imagines-tu Beethoven employé dans une banque ?...

Spiller : — Allons donc ! que me dis-tu là ? Et tu n'as pas honte d'en être à tendre la main ?...

Brennilis : — Oh ! Spiller !... et c'est la première fois ! et c'est toi qui m'adresses ce reproche, toi ?...

Spiller : — La première fois, mais ce n'est pas la dernière...

Brennilis : — La honte de tendre la main ! ne sommes-nous pas, aussi nous, des apôtres, nous qui vous entretenons du Ciel de Dieu et du Ciel de votre âme ? N'avons-nous pas le droit de frapper à votre porte et, si elle demeure close, de secouer sur le seuil la poussière de nos pieds ?

Brennilis a parlé avec douceur ; mais, sous son regard fier, Spiller se sent mal à l'aise et change brusquement de ton : — Eh bien, qu'est-ce donc que ton œuvre, voyons ?

Brennilis : — Tu verras... une œuvre ne se raconte pas.

Spiller : — Mais qui te dit que tu as du génie, car tu sembles croire que tu en as ?.. moi je ne demande pas mieux, mais enfin...

Brennilis : — Ecoute.... mais tu vas t'écrier en-

core que je m'exalte ?... crois-moi, ce que je vais te confier est la vérité même.

Brennilis a redit toute son enfance, les premières extases de sa puberté, ses mystiques rêveries et jusqu'à la vision intérieure d'une avenue triomphalement ornée de guirlandes pour son passage... toute sa folie de poète ; et tristement il ajoute : — Je ne prends point mes rêves pour des présages ni pour des apparitions ; je sais n'avoir vu que les propres mouvements de mon âme ; mais ces visions de mon imagination d'enfant contiennent mon œuvre future ; car mon œuvre sera d'évoquer dans la mémoire de quelques hommes des extases semblables.... Tu me demandes pourquoi je pense avoir du génie ? — Je crois avoir du génie parce que... tiens, souvent, lorsque je contemple les horizons baignés dans la lumière et les nuages qui s'en vont au fond du ciel, ma pensée m'apparaît bordée de paysages lumineux et chargée de formes qui passent.... La nuit, mon âme s'ouvre profonde comme le ciel sur la mer : je me vois rempli d'étoiles et je sais que derrière celles que j'aperçois il en est d'autres que je ne puis distinguer mais qui poudroient mon infini d'une clarté mystérieuse.... oui, Spiller, je crois que j'ai du génie parce que je vois l'infini de moi-même et que les autres hommes ne le voient point !.. Et je le crois encore parce que mon cœur est plein d'amour, que toutes les joies y sourient et que j'y sens couler toutes les larmes du monde !

Spiller : — Mon pauvre enfant !... alors que veux-tu ? attends, je reviens...

Spiller passe dans la pièce voisine et reparait presque aussitôt tenant un billet de banque à la main.

Brennilis : — Non, non, pas aujourd'hui... il faut que ce jour conserve dans notre souvenir

toute sa pureté... ne mêlons pas l'argent à une émotion sincère... d'ailleurs il faut que tu réfléchisses... demain si tu n'as pas changé d'avis, il sera encore temps.

Tous deux se font. Brennilis fait le tour du salon et s'arrête brusquement devant une victoire de Samothrace.

Spiller : — Elle m'a été offerte lors de mon dernier concert à Vienne....

Brennilis : — Je voudrais bien revoir l'abbé de Kerpenhir et M. de Kerguelvan.

Spiller : — L'abbé de Kerpenhir a toujours refusé de me donner son adresse... On a quelque chance de le rencontrer le matin à Notre-Dame ; quant à René de Kerguelvan il habite la Bretagne, tu peux lui écrire au château de Kerguelvan...

Brennilis : — Mais comment les connais-tu ? enfin qui est-ce ?

A ce moment entrent Madame Romance et sa fille ; celle-ci vêtue de la même robe rouge que la veille.

Spiller : — Madame Romance ?

Claire Romance s'arrête sur la porte, la tête inclinée, dans une attitude pleine de mélancoliques sous-entendus : — Eh ! bien Spiller ! il faut donc que ce soit moi qui revienne la première ?

Spiller va silencieusement lui serrer la main.

Claire Romance : — Ah ! les hommes !

Elle se pose devant un miroir et lisse les cheveux de ses tempes :

— Est-on assez fou, hein ! de rester ainsi brouillés des mois, et sans raisons, quand la vie est si courte ! si je n'étais pas revenue pourtant ! ah ! Spiller, quel grand enfant vous faites !

Et, sans transition, Madame Romance et Spiller s'entretiennent comme s'ils reprenaient une causerie interrompue quelques minutes auparavant.

Spiller : — Et Martini ! qu'est devenu Martini ?

Claire Romance : — Vous rappelez-vous notre duo des *Troyens* et le duo de Boïto : « *Lointaine lointaine, lointaine...* » Si lointain déjà!

Spiller plaisant : — Vous le chantâtes fort bien, un certain soir d'été chargé d'amour et parfumé de l'haleine des grands bois... là-bas !...

Claire Romance : — Il était adorable ce Martini! Janine, veux-tu que nous chantions *Lointaine*, tu feras le ténor ?

Janine Romance : — Comme vous voudrez, ma mère...

La jeune fille s'est étendue sur un divan dans une pose féline de nonchalante souplesse, les reins contournés, le menton dans les mains, de ses coudes creusant les coussins.

Brennilis s'est tourné vers elle, et il pense : — Je voudrais réentendre sa voix... Sa mère ? Madame Romance, Madame Claire Romance ? ce nom est amusant... Elle me plaît et me déplaît ; pourquoi tant d'affectation ? mais il y a en elle du passé resté jeune, elle joue une sentimentalité surannée qui n'est pas exempte de charme... Son corsage est garni de dentelles des plus romantiques, sa robe est drapée selon les plis droits de l'antique... ses cheveux sévèrement lissés et tressés... et ses pieds sont nus, elle porte des sandales grecques...

Madame Romance et sa fille se sont mutuellement passé le bras autour de la taille ; elles chantent.

Brennilis poursuit son analyse :

— Dans la voix de Madame Romance deux timbres se marient : à l'humain de la poitrine les lèvres ajoutent une sonorité de cuivre, mais très douce et atténuée, en sorte que son chant paraît soutenu par les sons filés d'un clairon très lointain... cela met de l'horizon, de l'air dans ses tenues, une mélancolie de plaine et de crépuscule... Au contraire la voix de cette Janine Romance, timbrée comme

celle d'un jeune garçon, séduit par son exclusive sensualité ; en elle nulle poésie sentimentale... le mordant de mâleté indécise qu'elle prend à certaines notes lui prête le charme pervers d'une caresse inquiète et dissimulée...

Et tandis que le duo s'en va diminuant, diminuant, comme perdu aux lointains effacés d'un rêve, Brennilis s'abandonne à aimer les regards alanguis que Janine laisse errer sur lui entre ses cils.

Sur le bourdonnement des roues ensoleillées, le grand trot orgueilleux des chevaux aux croupes reluisantes emporte dans son rythme monotone et somnolent la vie facile et fatiguée d'être vaine. Sous les arbres, les enfants, les jeunes gens et les vieillards mêlent leurs cris, leurs rires et leurs vides causeries graves à la chanson berceuse des nourrices pavoisées, aux grelots des hochets et des balles.

Kerguelvan se surprend à changer son attitude, à écouter les propos des promeneurs ; comme il passe près d'un groupe de jeunes femmes, il entend deux voix claires et sourieuses :

— Vous venez ce soir, chère amie, vous savez que c'est la fête de grand-père ?...

— Oh ! impossible, chère, ma petite nièce est si mal !...

Kerguelvan : — Il me semble que j'ai déjà vécu ce moment ! j'ai entendu ces mêmes paroles prononcées par ces mêmes voix en un jour semblable ! quel est donc ce souvenir ?

Ce n'est aucun souvenir et cependant il lui monte au cerveau une vapeur de jeunesse comme s'il contenait en lui une autre existence que la sienne, toute pleine de souvenirs heureux, et il s'étonne de vivre et d'être lui-même. Mais aussitôt il se reprend :

— A quoi donc songeais-je avant d'entendre cette voix de femme : « C'est la fête de grand-père. » Ah ! à Maeterlinck : « Notre conscience a plus d'un degré et les plus sages ne s'inquiètent que de notre conscience à peu près inconsciente parce qu'elle est sur le point de devenir divine... Est-ce de là que naît la tristesse qui monte des chefs-d'œuvre ? »

Il va s'asseoir à quelques pas de là. Bientôt un landau s'arrête devant lui ; l'une des jeunes femmes y monte avec deux enfants déjà grands. Il voit ainsi plusieurs mères, avec leurs fils, gaiement s'en aller vers le bois parmi le flot d'équipages que l'avenue roule. Il évoque alors la vie de tous ces êtres :

— Il aurait pu être ainsi...!

Sa mémoire soudain s'ouvre, grande comme un horizon, claire d'heures et de jours enfuis... Des voix connues prononçant des paroles familières lui redisent des propos oubliés ; une, entre autres, vieille et paralytique répète : « Cher enfant, que deviendras-tu, quand tu seras tout à fait seul?... c'est la vie, c'est la vie ! »

— Oh ! Emilie Gerboix !

Des bandes de corbeaux planent sur une campagne triste, puis une colline s'élève, noire et plantée de trois pins décharnés par le vent et semblables à des croix... les sons d'un violon lui saisissent le cœur et des chants...

— Raphaël !

Puis il voit une prairie où des rondes tournent sous un grand ciel de soir d'été, et ses souvenirs, semblables à une ronde brisée, s'en vont tournant et dansant sur les prairies de son passé.

Par un matin bleu et rose une silhouette blanche se pose au bord d'une lande et parle : « Je suis laide, René, et la beauté emplit vos yeux de son mirage... » Et il a répondu : « Je vous aimerai

dans l'espérance, de votre beauté éternelle. » Mais la jeune fille : « Ce serait un rêve vite achevé... aucun mot, aucune extase, rien dans la nature n'exprime le charme d'un visage et d'un corps gracieux ; je le sais rien qu'à vous voir, quel poète me donnerait un bonheur semblable à celui de vous regarder ? » Lui-même : « Stelle, je vous embellirai de mon rêve ; vous êtes une créature irréelle et vous semblez m'être apparue pour me sauver d'un supplice.... j'ai le pressentiment de mon avenir... je souffrirai jusqu'à devenir fou, je vous aime superstitieusement ! » Elle : « Votre imagination vous trouble... Hélas ! je ne puis être votre femme, en me mettant au monde Dieu ne l'a pas voulu !... Conservez dans votre cœur un sourire semblable à cette matinée... La vie se lève et meurt comme les jours ; l'adolescence est l'aube du cœur ; vous êtes un adolescent, René, et vos sentiments sont semblables à ces arbres encore voilés dans les brumes roses... »

— Stelle ! Stelle de Saint-Illan !

Et voici que dans la nuit, à la fenêtre d'un château, au bord d'une forêt, une autre voix claire demande : « Dites-moi quelque chose qui me prouve que vous êtes René de Kerguelvan. » — « Je suis René de Kerguelvan, l'enfant élevé par Emilie Gerboix... » Alors la voix : « Je descends... »

— C'était Jeanne de Treguenne !

Puis c'est de nouveau Stelle : « Voici Lazare qui vient »... Et la vieille voix qui a dit : « C'est la vie, c'est la vie » se fait entendre encore, mais rajeunie et l'appelle : « René, René, René ! » elle appelle aussi : « Jeanne !... Raphaël ! »

Alors René de Kerguelvan frémit, toute son existence s'évoque en cette seule seconde (un drame interminable) et, malgré lui, ses lèvres prononcent : — Voilà ce qui a été !

De nouveau il considère les enfants qui jouent,

les femmes qui bavardent, les jeunes gens, les jeunes filles et les vieillards qui sourient ; mais redevenu lui-même, le veilleur de l'idée, dédaigneux des banales joies, orgueilleux de sa douleur, il redescend la spirale de sa pensée ; et du fond de lui-même, le monde extérieur lui paraît peuplé de fous qui jouent autour de la vie, comme des moucherons autour d'une lampe.

Les chaises peu à peu se sont vidées autour de lui, c'est la tombée du jour : René de Kerguelvan se lève et marche vers le ciel rougi par le soleil couchant. . . . .

En sortant de chez Spiller, Brennilis s'en est allé devant lui, au hasard des rues. Le vertige de sensualité qu'il vient d'éprouver, il le révoque et s'y complait. Jusqu'à là il a su se garder pur, s'étant toujours repris à temps lorsqu'il s'est senti alangui par les suggestions de son corps. Il détestait la sensualité, en ayant pressenti les tortures par les songeries mornes et languides des poètes de décadence ; mais, maintenant, son désir l'enveloppe, son désir est un être vivant qui le serre dans ses bras, le revêtant de tout son corps ; et il s'abandonne voluptueusement à ce fantôme que sa peau croit toucher. — D'où lui vient ce trouble ? Est-ce de Madame Romance, est-ce de sa fille ? Leurs images se superposent incessamment l'une à l'autre devant ses yeux... et certains moments de leurs regards et de leur chant ! quand il les retrouve, il voudrait les prolonger indéfiniment ! Pourquoi est-il attiré par cette femme qui a plus du double de son âge ? et pourquoi par cette jeune fille aux yeux dominateurs et avides, cette jeune fille dont la voix basse est plus masculine que la sienne ? — Oh ! ces notes caressantes de

violoncelle !... voici donc que le cauchemar commence !

Il s'aperçoit qu'il est aux Champs-Élysées ; à ce sortir, au plein air, de sa luxure intérieure, il ressent une joie de délivrance. Au milieu de tout ce monde il s'étonne d'être lui, mais il n'en éprouve aucune amertume parce qu'il n'est pas encore déshabitué du plaisir de vivre par la claustration en lui-même. Au contraire, quittant toute réflexion et s'abandonnant à l'apparent bonheur qui l'entoure, il s'avance, troublé parfois et rougissant des regards qu'il rencontre, mais heureux d'être séduit par certaines figures. La mélancolie de ses ressouvenances n'est qu'un charme de plus ajouté à celui de vivre et de pressentir l'amour. Il songe à Kerguelvan dont il revoit la dramatique personnalité et se demande :

— Après tout, pourquoi tant de souffrance ? la vie est si belle !

Il essaie de méditer sur la douloureuse causerie de la dernière nuit, mais cela lui est impossible... Au ciel apaisé du soir, des mers pâles semées de roches mauves s'endorment au bord des grèves rose et or... des tours, des châteaux forts, des dômes, des troupeaux, des cités, des déserts ; le ciel est semblable à une âme qui rêve.

Brennilis perd toute pensée parmi les accords d'idées imprécises qui s'élèvent en lui :

— Les nuages se sont teints.

De l'or fauve des ruines d'Athènes...

Les étés anciens, la jeunesse éternelle...

Lumière et repos vermeil !

Les champs sont pleins de voix qui chantent,

Des éphèbes luttent à la course,

Des vierges vont au bain.

Avec des fleurs des bergers tressent des couronnes,

Des parfums passent, le temps sommeille...

Les ruines d'Athènes, les étés anciens !  
Jeunesse éternelle !...

Oublieux de tous les êtres qui s'agitent près de lui, le bras demi-levé, rythmant en un geste de silence de très lents hémistiches, ainsi que Kerguelvan, inconsciemment et comme attiré par un même magnétisme, il marche vers l'horizon flamboyant.

Kerguelvan s'est adossé à l'un des piliers de l'Arc de triomphe : un soir il s'est demandé devant un semblable incendie du ciel : « Demain le jour se lèvera-t-il ? » A ce seul souvenir il sent sa pensée fléchir comme alors :

— Oh ! comment ne suis-je pas devenu fou ?

Et en ce même crépuscule il se revoit, au milieu d'un parc, à contempler de grands aigles, qui, obéissant à leur instinct de monter planer quand le soleil se couche, s'élançaient à se tuer contre les barreaux de leur cage. — Soudain une secousse traverse tous ses nerfs, il vient de reconnaître Brennilis immobile à quelques pas de lui :

— Brennilis ! quel lien nous unit donc déjà ? Pourquoi est-il venu ici ? A quoi songe-t-il ?

Brennilis n'a pas aperçu Kerguelvan ; il songe :

— Quand je posséderai toutes les forces de mon esprit ! Que mon œuvre sera belle, quand je pourrai dire ce que je ne peux pas dire ! Voici que je vais entrer dans l'existence véritable. Je n'étais qu'un balbutieur, maintenant je vais être un poète !

Kerguelvan, intérieurement : — Mes pensées se sont brisées contre la barrière de mon front ! Pourquoi ce jeune homme est-il venu ici ?... Vais-je lui parler ?... non, je devrais même m'enfuir !...

Brennilis de même : — Entéléchie ! entéléchie ! (il se répète le mot jusqu'à ce qu'il prenne par l'hypnose de son intelligence une signification

mystérieuse) puis il le paraphrase : — J'ai l'accomplissement en moi-même, je suis moi-même et complet par moi-même ; je suis derrière moi-même, en avant de moi-même et autour de moi ; je suis ! je génère une pensée, je suis le miroir où se reflète le monde et je connais ce reflet !... Aimer, percevoir et penser, triple occasion de s'affirmer le prodige : *j'existe!* miracle ! et connaître que la vie est un miracle ! L'univers matériel m'écrase, mais il m'étonne moins qu'une seule de mes pensées !... que la substance existe, mais qu'elle soit perçue par un être qui n'est pas Dieu et pourtant un tout par lui-même, et que cet être songe à Dieu et se dise : « Je suis un prodige, car j'ai l'accomplissement en moi-même !... »

Kerguelvan déclame à voix basse : — « Soleil qui te précipites, strident, en feu, à la face claire ! qui fais ta route dans les tourbillons d'un mouvement sans fin ! qui promènes le Kosmos... qui roules en cercle ! » — Soleil tes cercles éternels m'affolent... j'ai suivi tes rayons jusqu'au fond de moi-même ! lumière, qu'es-tu ? esprit, que suis-je ?

Brennilis : — Oui je n'étais qu'un enfant, maintenant je vais être un poète ! Mais fou que je suis, j'oublie l'heure, Rob ne sera plus au journal... il faut pourtant que je le voie ce soir, ce personnage immonde ! . . . . .

— Où avez-vous vu qu'on ait fait une révolution sociale par la persuasion ? c'est la guillotine et les sans-culotte qui ont aboli les privilèges et non les raisonnements des philosophes. Pendant qu'ils écrivent, les siècles passent et le peuple crève de faim ! Frapper des innocents ? allons donc ! est-ce qu'ils sont innocents ceux qui possèdent ? les femmes comme les enfants ! le laboureur épargne-t-il la larve des insectes ? les petits d'aujourd'hui sont les grands de demain !

Il fait presque nuit dans la chambre et depuis longtemps déjà on ne distingue plus que le geste en manches de chemise dont Lartisse assomme chacune de ses phrases. — Il répète en secouant d'une chiquenaude le soufre d'une allumette :

— Le laboureur épargne-t-il la larve des insectes?

Dans l'air épaissi par la fumée des pipes, la flamme rose de la chandelle collée sur la table s'élève peu à peu, éclairant la figure osseuse et barbue qui se penche sur elle, illuminée d'yeux brillants et dominée d'un haut front chauve ; puis une dizaine d'individus apparaissent, adossés contre les murs.

Lartisse reprend : — C'est comme ça mon petit ! oui, c'est comme ça !

Tous se tournent vers un jeune ouvrier à l'air très doux qui baisse la tête sans répondre.

A ce moment on frappe à la porte.

Lartisse : — Va ouvrir.

Les compagnons se penchent vers le couloir ; l'un d'eux s'écrie :

— C'est un curé ! ... il y a un homme à longs cheveux avec lui.

Lartisse : — Qu'est ce qu'on demande ?

Kerguelvan s'avançant : — Tu es là, Lartisse ?

Lartisse : — Je suis là ; mais qui êtes-vous ?

Kerguelvan : — Tu ne me reconnais pas ?

Lartisse : — Je ne vous reconnais pas... cependant, votre voix... René, c'est toi ? Comme tu es changé ! ... cette barbe... et tu es borgne ? ... que t'est-il arrivé ? pourquoi es-tu borgne ? ... comme tu es changé !

Kerguelvan : — Voici quinze ans que nous ne nous sommes vus, Charles, la vie a passé sur moi, comme sur toi...

Tous deux restent la main dans la main sans échanger une parole de plus.

L'abbé de Kerpenhir s'avançant à son tour :

— Puisque vous ne rentrez plus chez vous, M. de

Lartisse, je me suis permis de vous amener votre ancien ami ; il désirait vous voir avant de partir...

Lartisse va s'appuyer le front contre la fenêtre ; il demeure longtemps immobile, tous gardent le silence. Bientôt il revient :

— Mes amis, je vous présente deux hommes de cœur et de génie.

Kerpenhir, souriant : — Lartisse qu'est-ce qu'avoir du cœur et qu'est-ce qu'avoir du génie ? Athée, qu'est-ce que le sublime ?

Kerguelvan : — Charles, rappelle-toi nos propos de jadis : « Avoir du cœur et avoir du génie, disions-nous, c'est être capable de sentir et de communiquer l'émotion du bien et l'émotion du beau ; l'émotion du bien et l'émotion du beau ne sont que le pressentiment de l'inconnaissable vérité. Or l'athéisme ne pressent rien au delà de la matière ; génie et bonté ne sont pour toi que des mots dénués de sens. Maintenant, dis-moi, qu'est-ce que l'Anarchie, puisqu'il paraît que tu es anarchiste ?

Lartisse : — Déjà ? tu es venu pour m'interviewer ?

Kerguelvan : — De quoi parlerions-nous si ce n'est de nos opinions ? quand deux hommes ne se sont pas vus depuis longtemps ils ne trouvent rien à se dire. Après nous être demandé des nouvelles de notre santé nous ne saurions que nous taire... A moins que nous ne nous interroguions sur le goût que nous avons trouvé à la vie... mais nous savons assez, l'un et l'autre, ce qui fut de nous...

Lartisse : — Tu es peut-être un grand sage. Eh bien, mon cher, mon anarchie c'est la haine du mensonge humain, c'est la misanthropie poussée jusqu'au meurtre, c'est le mépris d'une société infâme...

Kerguelvan : — Je la méprise aussi moi, j'en ai

le droit parce que je crois à l'idéal ; mais toi, matérialiste, que lui reproches-tu ?

Lartisse : — Je lui reproche d'être basée sur la souffrance humaine, de n'avoir même plus l'hypocrisie de la pitié et de la charité ; les bourgeois vivent cyniquement de nos peines et de plus insultent à notre misère ; je hais la société parce qu'un homme peut y mourir de froid et de faim, plus abandonné au milieu de ses semblables qu'un naufragé sur une mer... je la hais, oui, Kerguelvan, je la hais !

Kerguelvan : — Quoi ? tu ignores le bien et le beau et tu lui reproches la même ignorance ?

Lartisse : — Tiens, laissons là ces subtilités, René.

Kerguelvan : — Souviens-toi d'un temps où toi-même...

Lartisse : — Non, laissons cela ! j'ai souffert, j'ai rêvé, j'ai prié... nul secours, ni d'en haut, ni d'en bas ! J'étais jeune, ma folie m'a passé. Maintenant j'agis, à la force j'oppose la force.

Kerguelvan : — A la force oppose la pensée. Ce qu'il faut au monde, c'est une religion. Terroriser ? Mais le plus fort sera toujours criminel. — Combattre l'abus de la force par la crainte d'un au delà, détruire la haine par la pitié, l'intérêt par l'amour, inciter à l'amour en révélant le mystère par le bien et par le beau, voilà l'œuvre !

Lartisse : — Le Christ a échoué !

Kerguelvan : — Insensé, à côté de toi il a fait naître dans le monde combien d'abbés de Kerpenhir ?... car tu l'admires et tu l'aimes malgré toi... et il m'a fait naître moi-même, quoi que je vaille et si je ne vaudrais que par ma douleur !

Lartisse : — Et après ? pendant qu'il prie et que tu penses, des milliers d'hommes subissent les pires tortures. Il y a des siècles et des siècles que les artistes révèlent du mystère, que les poètes

chantent et que les saints prient ! et plus les siècles vont, moins les hommes ont de pitié et d'amour ! .. je ne vois partout qu'injustice et que cruauté. Aujourd'hui on ne songe plus qu'à perfectionner les moyens de s'entretuer et la religion bénit jusqu'aux armées ! On brandit un chiffon au bout d'une pique et à ceux à qui on refuse le pain de l'existence, on prêche la solidarité !... Allez, troupeaux d'imbéciles donner votre sang pour la défense d'une société qui respirerait jusqu'à votre air, s'il lui était bon de respirer pour deux ! jetez-là le fardeau des richesses que vous portez pour elle afin d'aller présenter l'échine à la corvée du crime ; apprenez à tuer vos frères opprimés et à mourir pour vos oppresseurs... Patrie ! ô mère Patrie ! ô très douce et très maternelle mère !!! mensonge plus infâme encore que les autres ! Le misérable n'a pas de patrie, le misérable n'est de nulle part et de partout, il est du monde, comme votre Socrate, comme vous autres les grands penseurs ! Sa patrie, ce sont ses semblables, son patriotisme leur cause et la sienne. Tout est mensonge, je vous dis, depuis l'Évangile jusqu'à la devise de la République : *Liberté, Égalité, Fraternité*... ah ! ah ! la société, c'est la lutte pour la vie légalisée... quant au concitoyen frère, on n'a pas de plus cruel ennemi ! Votre solidarité n'est que le nom chrétien de l'esclavage... nous ne voulons plus de votre hypocrisie.

Kerguelvan : — Les hommes de quatre-vingt-treize ont fait ces mensonges et ils avaient eux aussi vaincu par la force. Ces vainqueurs des tyrans d'hier, ces défenseurs du droit, ont eu des fils qui sont les tyrans et les criminels d'aujourd'hui parce qu'ils ont tué pour vaincre. Vos fils seraient semblables aux leurs si vous triomphiez par la force ; et non seulement vos fils, mais vous-mêmes ! que seriez-vous si vous étiez les maîtres ?

Lartisse : — A chacun son tour...

Kerpenhir : — Ce sans-culottisme est absurde, monsieur de Lartisse, il faut civiliser le monde et non y perpétuer le désordre. Restaurez la religion chrétienne, combattez au nom de l'idéal et par l'idée...

Lartisse : — L'Église a béni les iniquités de jadis, aujourd'hui elle bénit le capital !... Je me soucie bien, d'ailleurs, de civiliser le monde ! que m'importe l'humanité ? je la hais et je me hais moi-même ! je voudrais tout anéantir, car tout n'est que mensonge, car l'homme n'est qu'une bête comme les autres bêtes !

Kerguelvan : — Tu t'es posé en défenseur des opprimés et maintenant tu t'écries que tu hais tous les hommes et que tu te hais toi-même ! que penses-tu donc au juste et que veux-tu ?

Lartisse : — Je ne sais plus ce que je pense et je ne sais plus ce que je veux, j'ai trop voulu et j'ai trop pensé !

Kerpenhir : — Les hommes ont sali la religion. A vous, qui souffrez, de la laver de ses souillures ! régénérez l'Église en lui apportant l'offrande de vos maux ; dressez la croix, qu'elle soit votre symbole et votre signe ! au nom du Christ ordonnez l'amour au monde mais pas au nom du néant.

Lartisse : — Quand l'égoïsme bourgeois aura peur, il se transformera peut-être en charité chrétienne !

Kerguelvan : — Encore une fois, quelle est donc ton espérance ?

Lartisse : — Je te dis que je ne crois plus à l'homme !

L'abbé de Kerpenhir incline tristement la tête et prononce avec lenteur :

— Jésus... Jésus... !

L'un des compagnons imitant la voix d'une femme :

— Ah Jésus, Jésus !

Quelques rires étouffés se font entendre.

Lartisse d'une voix tonnante : — Ne riez pas vous autres, c'est le plus grand de nos martyrs !

Kerguelvan : — Quelle incohérence !

L'abbé de Kerpenhir, toujours calme : — Jésus ne pouvait pas changer les hommes, il ne pouvait que leur montrer la voie du salut. Il a fait de la douleur une auréole sainte, il a donné l'espoir aux humbles et aux simples, il a maudit les mauvais riches et les hypocrites...

Lartisse, l'interrompant, déclame : — Malheur à vous scribes et pharisiens, lâches et hypocrites qui payez la dîme de la menthe, de l'anet et du cumin, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus grand dans la loi : la justice, la miséricorde et la foi ! — Malheur à vous scribes et pharisiens, hypocrites qui êtes semblables à des sépulcres blanchis qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes mais qui au dedans sont pleins d'ossements de mort et de toute sorte de pourritures ! — Malheur à vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ce sont vos pères qui les ont tués !...

Alors, tous, d'un commun mouvement se lèvent, comme prêts à entonner un refrain grandiose ; mais, étonnés d'eux-mêmes, ils se rassojent. Quelques-uns répètent, en suivant la cadence donnée par Lartisse : « Malheur à vous scribes et pharisiens, lâches et hypocrites » ... « malheur à vous scribes et pharisiens, lâches et hypocrites »... Et le jeune ouvrier murmure d'une voix inconsciente : — Vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ce sont vos pères qui les ont tués !...

Kerpenhir : — Je vous le dis, si au lieu de blasphémer vous vous leviez en foule et qu'à la fin de vos journées vous alliez tous ensemble dans les églises demander justice à Dieu, l'Église se purifierait

par le feu de votre souffrance et le bourgeois sceptique aurait peur. Mais vous avez déserté le temple, vous l'avez laissé souiller par les pharisiens et l'esprit saint s'est retiré du sanctuaire. Si les riches sont mauvais c'est votre faute ! A vous qui souffrez de leur donner l'exemple au lieu de prendre modèle sur leur infamie.

Tous s'entre-regardent les uns les autres, indécis, chacun épiant un sourire sur la figure de son prochain ; mais personne n'ose commencer de sourire et ils restent tous graves et silencieux.

Lartisse : — Oui, oui, mais vous voyez les choses en poète, et vous vous trompez parce que l'idéal est comme une vapeur qui monte du réel et qui peuple le néant de mirages... Ah ! René, mon pauvre vieux, nous en avons vu de rudes jadis, tous les deux !... toi, maintenant tu t'en moques... pardon, je veux dire : tu ne connais plus la vie sans pain... et sans lendemain.

Kerguelvan : — Oh ! la faim du corps n'est rien, mais la faim de l'âme !

Lartisse ayant ouvert la fenêtre, tous demeurent à regarder dans la maison d'en face, à la lueur du gaz, une presse à vapeur dont les rouleaux allant et venant régulièrement rejettent automatiquement, seconde par seconde, un journal. Les bruits de la rue montent assourdissants : trépidation stridente des voitures sur le pavé, cris des vendeurs de journaux du soir, sonnettes, cloches, sifflets, claquements de fouets, cris de chevaux se mêlent en une clameur brutale et féroce. Les fenêtres éclairées ont l'air de bouges et les verrières tremblotantes paraissent sinistres comme des phares.

Lartisse : — Ah ça ! tu crois donc toi, le prestigieux raisonneur ? comment en es-tu venu là ?

Kerguelvan ne répond pas ; il regarde toujours fonctionner la presse et écoute rugir la rue.

Après de longues minutes il finit par dire :

— La vérité se tient au fond de nous-mêmes, la vraie philosophie c'est l'art !

Il se fait encore, puis revenant tout à fait à lui, d'un ton plus ferme : — Cherche toi-même... tu verras, tendue au fond de toi, une trame où courent les formes vagues de ta méditation... cherche, cherche, descends toujours plus creux en toi-même, tu comprendras que ce qui pense en toi n'est pas le moi qui parle et qui résonne ; que ton principe est de penser sans mots ; que penser, c'est voir la pensée et non pas enchaîner des faits et des conséquences ; et qu'ainsi ton principe est le pouvoir de contemplation, non le pouvoir de démonstration... Dieu t'apparaîtra la pensée absolue, infinie, continue, toujours présente, le mouvement immobile et pourtant le mouvement.

Lartisse ironique : — La sphère impassible !... l'Un de Xénophane !

Kerguelvan : — La synthèse éternelle et immuable de toutes les postulations changeantes de ton âme. — L'idée ? une émanation de cet absolu incarnée dans un signe. Alors tu voudras formuler les mystères de ta vue intérieure et tu chercheras de douloureuses paroles pour dire ta dilection intime : c'est l'extase du saint, l'inspiration de l'artiste. Le saint en fait une prière, l'artiste en fait une œuvre. Comment le philosophe pourrait-il arriver à la connaissance de lui-même ? il se cherche par la démonstration alors qu'il ne peut que se contempler face à face avec Dieu. Qu'il se dise : Je suis immortel parce que je suis conscient du mystère et parce qu'il est de mon essence de contempler l'éternelle pensée. Mais les philosophes ignorent l'extase, ce n'est point d'eux qu'il faut attendre la parole de vie, à moins qu'ils ne s'appellent Platon, Pascal ou Spinoza. Ceux qu'il faut écouter, ce sont les poètes, les artistes et les

saints parce qu'ils ont reçu le don de voir l'invisible et de donner une forme à l'indicible.

Lartisse : — Mais la raison ?

Kerguelvan : — Que veux-tu dire ? veux-tu parler de ton essence même, de ton principe ? si tu entends par *la raison* l'intelligence du raisonnement, sache qu'elle n'existe pas comme moyen de se connaître. C'est par l'intuition que nous pouvons nous connaître et non par la déduction. La raison connaît du relatif mais non de l'absolu. Or, Dieu est le pourquoi de toutes nos relations, autrement dit : la raison (qui se repose d'ailleurs sur l'intuition) n'est que la faculté de connaître le contradictoire ou le semblable, le nécessaire ou l'impossible dans les relations de deux formes, de deux faits ou de deux nombres : elle ne se démontre pas à elle-même les vérités premières. Elle connaît de la corrélation des idées entre elles en acceptant pour base, dans l'examen de cette corrélation, l'axiome ; mais elle ne connaît pas du principe qui lui donne le pouvoir de créer des formes et de comprendre ces formes et leurs rapports harmoniques. Ce principe, tantôt lui semble être elle-même, tantôt lui apparaît hors d'elle-même. L'intuition par laquelle nous connaissons l'axiome est la manifestation la plus haute de notre parenté avec l'absolu ; c'est donc seulement par la contemplation du moi devant la pensée, du moi devant le vrai que l'homme peut acquérir le sentiment de sa véritable nature et la notion de la divinité.

Kerpenhir : — Et de même que dans l'ordre de vos connaissances rationnelles vous admettez l'axiome sans démonstration parce que l'instinct qui est en vous vous en fait sentir la force, de même le saint ou l'homme de foi véritable connaît Dieu par la divine intuition : Dieu lui apparaît l'axiome sentimental. Cet axiome sentimental avait pris la

forme humaine en Jésus !... Oui, René, l'art contient la seule philosophie qui puisse marcher de pair avec la religion ! — Si l'homme pouvait connaître Dieu avec sa raison, il n'aurait plus son libre arbitre, au lieu que pouvant seulement le pressentir, il ne le connaît qu'en proportion de sa propre beauté. Pourquoi c'est justice que ceux-là qui ont seulement la foi soient sauvés ; étant capables de croire à Dieu et à l'idéal, ils sont capables de la vie spirituelle.

La rue hurle toujours sa clameur cruelle ; les compagnons se sont mis à causer entre eux, à voix basse, ne pouvant plus comprendre les pensées trop hautes de Kerguelvan et de Kerpenhir. — Seul le jeune ouvrier se tait, il regarde ses mains étalées sur ses cuisses et semble toujours se répéter : « Vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ce sont vos pères qui les ont tués ! »

Alors l'abbé de Kerpenhir dit encore : — Dans votre division de la raison en deux sortes de raisons, René, vous venez de vous rencontrer avec un des plus beaux génies de ce siècle ; La Mennais distingua lui aussi la faculté de connaître de la faculté de raisonner : — « La raison dans le premier sens, dit-il, est le fond même de notre nature intelligente »... et sa conclusion est semblable à la vôtre. Mais, Monsieur de Lartisse, écoutez les paroles qui précèdent ce développement ; méditez-les, et puisiez-vous en comprendre toute l'étendue ; vous-même, René, puissiez-vous ne jamais les oublier, elles sont comme la prophétie de votre propre drame : « ... Il faut pousser l'homme jusqu'au néant pour » l'épouvanter de lui-même ; il faut lui faire voir qu'il » ne saurait se prouver sa propre existence comme » il veut qu'on lui prouve celle de Dieu ; il faut désespérer toutes ses croyances, même les plus invincibles, et placer sa raison aux abois dans l'alterna-

» tive, ou de vivre de foi, ou d'expirer dans le » vide. » Oui, cherchez au fond de vous, cherchez-vous vous-même !

Lartisse se redressant tout à coup : — Ça, les amis allons prendre l'absinthe !,...

Dans la rue maintenant, Lartisse et Kerguelvan marchent côte à côte, se taisant, aussi éloignés l'un de l'autre que s'ils ne pouvaient plus se voir. L'abbé de Kerpenhir les a quittés. A la porte du café Lartisse dit : — Tu viens ?

Kerguelvan : — Non !

Lartisse : — Tiens, toi, quoi que tu en dises je t'estime et je t'admire parce que tu es sincère et que tu as vraiment une grande âme ! mais, mon pauvre, Kerpenhir et toi, vous êtes nés deux mille ans trop tard.

Kerguelvan : — Tu vas encore t'enivrer ?

Lartisse : — J'ai jeté mon auréole dans la boue !

Une émotion soudaine lui serre la gorge à ce souvenir du poète jadis aimé et tant de fois commenté avec l'ami qu'il vient de retrouver : maintenant si différents d'alors tous les deux !... oui, la vie a passé sur eux !

Kerguelvan : — Et tes deux petits enfants là-bas ?

Lartisse : — La voisine aura soin d'eux.

Kerguelvan : — Je mets à ta disposition tout l'or dont tu peux avoir besoin pour eux et pour toi, Lartisse.... reprends tes projets et tes rêves oubliés, quitte cette voie mauvaise où tu marches.

Lartisse : — Merci, trop tard, non !

Kerguelvan : — Adieu donc !

Lartisse : — Adieu, Kerguelvan ! encore un mot : vois-tu, votre idéalisme et votre mysticisme douloureux, les cris de vos œuvres, les débauches et les vices de beaucoup procèdent de la même cause que notre anarchie : vous et nous, nous sommes des conséquences, la cause c'est la trop longue et

infructueuse attente dont nous nous éveillons comme d'un songe. — L'humanité cruelle, égoïste et menteuse a fait une banqueroute sentimentale et nous avons été ruinés ! Alors, vous avez été pris de la folie de l'idéal, vous les poètes et nous de la folie du suicide et du meurtre !

Kerguelvan : — Alors ?

Lartisse : — Adieu. . . . .

Les toits maculés d'ombres et de clartés lunaires, la forêt des cheminées, la Seine mirant les milliers de feux jaunes et rouges des ponts et des quais, et, sur Paris, le sinistre ciel rosâtre. Les brises bruissent dans le feuillage et balancent les lys et les tournesols, des lucioles brillent à travers les mousses et les herbes, deux grillons chantent ; la girouette geint comme un fiévreux endormi, une rumeur vague monte de la ville. — Kerguelvan accoudé au balcon de la terrasse songe à Lartisse déclamant l'imprécation contre les pharisiens et il se répète ses dernières paroles.

L'abbé de Kerpenhir paraît à la porte-fenêtre qui donne accès sur la terrasse :

→ Eh bien, René, je vois que vous aimez de plus en plus mon jardin suspendu !

Kerguelvan : — Oui, mon père, votre jardin ? oui, c'est charmant, oui...

Kerpenhir : — A quoi donc pensez-vous ?

Kerguelvan : — En nous séparant, Lartisse me dit : « L'humanité a fait une banqueroute sentimentale... nous nous éveillons d'un rêve... les cris de vos passions, les cris de vos œuvres et notre anarchie procèdent de la même cause... vous et nous, nous sommes des conséquences... »

Kerpenhir : — Tous les êtres et toutes les choses sont des conséquences et sont aussi des causes...

Kerguelvan : — Cette après-midi, je me prome-

nais aux Champs-Élysées... tout ce monde... en vérité, quelle inconscience dans son quiétisme ! Vieillards et jeunes gens, tous avaient l'âme en fête ! à quoi pensent-ils ?

Kerpenhir : — Ils ne pensent pas ; ce n'est que leur corps qui vit, ce n'est que leur vanité qui pense... des préjugés pour idées, l'intérêt pour sentiments.

Kerguelvan : — J'ai commis un péché d'orgueil, mon père ; dans ma douleur je me suis senti grand... je n'étais plus un homme... oh ! je venais d'être affreusement troublé : une jeune femme avait dit : « C'est ce soir la fête de grand-père, vous venez, chère amie ? » — « Impossible, répondit l'amie, ma petite nièce est si mal ! »... Je crus n'être plus moi-même, cela fit revivre dans ma mémoire je ne sais quel souvenir, en vérité je ne sais lequel... Puis l'une d'elles monta dans un landau avec ses deux fils... deux jolis enfants de dix ou douze ans... ils riaient ; leur mère leur parlait un langage si tendre !... mon père, je pourrais aussi, moi, avoir des fils de cet âge en qui je me verrais revivre et qui seraient comme la forme vivante de mon amour, si... si mon amour... alors j'ai revu Raphaël et Emilie Gerboix, Jeanne de Tréguenne, Stelle de Saint-Ilan ; j'ai réentendu leurs voix... et le violon de Raphaël !...

Kerpenhir : — Mon pauvre enfant, votre douleur a embelli votre âme ; votre bonheur est dans l'au-delà... mais oubliez tout le passé...

Kerguelvan : — Je m'étais arrêté à voir se coucher le soleil quand j'aperçus près de moi ce jeune homme que nous rencontrâmes hier chez Spiller.

Kerpenhir : — C'est étrange ! que vous êtes-vous dit ?

Kerguelvan : — Il ne m'a pas vu ; il songeait sans doute à sa gloire future ou peut-être au bonheur d'aimer... moi, je revoyais justement, dans

ma mémoire, les aigles de Kerguelan... vous vous rappelez, nous allions les regarder le soir?... ils s'élançaient, pour monter planer, à se tuer contre les barreaux de leur cage...

Kerpenhir : — Oui, je m'en souviens... Sans doute, René, tous ces êtres, qui allaient et venaient autour de vous, devaient être heureux ou du moins jouissaient de la vie comme on aime à en jouir aujourd'hui ; mais leur bonheur, ou ce qu'ils peuvent appeler ainsi, ils ne le goûtent qu'au prix d'une inconscience bestiale... certes le contraste est terrible entre ce monde qui semblait avoir l'âme en fête et ces révoltés que nous venons de voir... et avec vous-même, mon pauvre enfant!... L'analyse serait curieuse de la petite âme qui disait : « C'est ce soir la fête de grand-père. » — Ne semble-t-il pas que les riches voient la société comme si elle existait conformément à un ordre préétabli et immuable ? Le cordonnier est une espèce d'homme qui produit des chaussures, le boulanger une espèce d'homme qui produit du pain, ainsi qu'il y a des espèces d'arbres qui produisent, les uns des cerises, les autres des pommes... Cette petite femme doit certainement penser (obscurément, mais c'est ainsi certainement qu'elle prend conscience d'elle-même) elle doit penser qu'elle est d'une espèce qui porte de belles robes, qui papote dans les salons. L'or produit ce singulier phénomène de donner à ceux qui le possèdent l'illusion que chaque être accomplit dans la société une besogne conforme à sa particulière espèce : le boulanger et le cordonnier ne sont pas des hommes, ils sont *le boulanger* et *le cordonnier*. — Cela tient, sans doute, à ce que, sans mettre jamais la main au travail du monde, ils sont habitués à cueillir çà et là ce dont ils ont besoin. Ils naissent ainsi, comment penseraient-ils autrement ? Quel est l'enfant qui ne croit pas que sa nourrice est nourrice parce qu'il est de

sa nature d'être nourrice, et qu'elle sera toujours nourrice ? Cette manière de voir sa nourrice restera son unique manière de voir le monde... De là leur indignation contre tous ceux qui pensent qu'il pourrait en être autrement. Toute révolution leur semble contre nature : De là aussi leur égoïsme : un mendiant n'est-il pas un homme d'une espèce qui ne mange pas, qui ne se chauffe pas, qui ne se vêt pas, et qui peut indifféremment se coucher ou ne pas se coucher ? comme le gendarme est de l'espèce qui le met en prison, comme eux-mêmes sont de l'espèce qui ignore ces inférieures souffrances ? on croit à son droit et non à la justice. La justice, c'est le droit acquis, et Dieu, c'est l'opinion. Ainsi, mon cher enfant, le contingent est devenu l'absolu, et l'absolu le contingent ; de là naît tout le désordre.

Kerguelvan : — Oui, tout cela, c'est l'absurde... mais je déteste le socialisme avec l'esprit utilitariste, alors... ?

Kerpenhir : — Je le déteste autant que vous... mais il y avait le Christianisme et les insensés cherchent l'amélioration du monde dans une réorganisation matérielle de la société alors qu'elle se tient uniquement dans l'organisation chrétienne des passions, des jugements et des sentiments individuels ; j'aurais voulu le leur démontrer tout à l'heure à ces malheureux révoltés... mais ils ne m'ont pas compris... ils ne comprendront jamais cela ; Lartisse, lui-même, désormais ne pourra plus comprendre votre métaphysique... jamais la masse humaine ne pénétrera la grande parole de Spinoza : « Il faut voir toute chose sous la figure de l'éternité. »

A ce moment la lune apparaît au sommet d'une cheminée, l'abbé de Kerpenhir se tait pour la regarder monter.

Kerguelvan déclame à mi-voix : « Entends-moi,

» Déesse, reine !... qui apportes la lumière ! divine  
 » Séléne ! qui as les cornes du taureau ! nocturne !  
 » qui marches dans l'air ! Vierge !... qui portes des  
 » torches !... environnée d'étoiles !... qui augmen-  
 » tes et diminues !... mâle et femelle !... brillan-  
 » te !... aimant les chevaux !... mère du temps !...  
 » qui produis les fruits !... qui vois tout !... qui  
 » aimes la tristesse !... illuminatrice !... noctur-  
 » ne ! qui aimes les Veilles !... fleurie de beaux  
 » astres !... qui te réjouis du repos et de la joie !...  
 » enflammée, aimable, productrice, droite ! au  
 » long peplos ! marchant en cercle ! vierge sage !  
 » Viens, bienheureuse, splendide, rayonnante...  
 » protège tes suppliants dans les sacrifices ! » ...  
 Mon père, j'ai parfois l'illusion de concevoir l'im-  
 mensité ; il me semble être conscient du mou-  
 vement des astres et sentir, autour de moi, l'uni-  
 vers vivant, comme s'il était mon corps ! alors  
 mon intelligence, trop humaine pour cette cons-  
 cience, vacille, et je crois que je vais devenir  
 fou !... oh ! les épithètes pressées des poèmes or-  
 phiques, combien de fois les ai-je clamées aux  
 astres, cris de mon âme effrayée de voir et de ne  
 pouvoir comprendre !

Kerpenhir : — Quelle grandeur il y a à ne  
 pouvoir se connaître ! loin de vous désespérer de  
 votre prétendue faiblesse, René, réjouissez-vous de  
 tenir de si près à Dieu, que votre raison, qui con-  
 naît le fini, se trouble devant vous-même ! Quand  
 les philosophes se lamentent de ne pouvoir se  
 connaître, que le chrétien exulte ! La résignation et  
 la joie devant le mystère sont une marque de la  
 sainteté.... Pauvre âme affolée de Dieu, viens de-  
 main recevoir de mes mains l'hostie consacrée : la  
 Communion, c'est le repos devant l'infini !

Kerguelvan : — Hélas ! mon père, moi qui viens  
 de prêcher votre Dieu, je doute de lui presque au-  
 tant que je l'aime !

L'abbé de Kerpenhir a pris les mains de Kerguelvan et les presse dans les siennes, René pose son front sur l'épaule du prêtre. La rumeur parisienne se gonfle comme une vague immense : on dirait que quelque monstrueuse facétie vient de faire rire tout Paris en cette même seconde. Ensuite, s'entendent, très distinctement, le roulement lointain d'une voiture, puis le galop d'un cheval, puis le silence. Les grillons se sont tus, l'air lui-même s'est arrêté, rien autour d'eux ne remue plus.

L'abbé de Kerpenhir va s'agenouiller vers Notre-Dame, dont la masse se détache de l'autre côté de l'eau, bientôt sa voix calme s'élève :

— « Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, le » Créateur du Ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, » son Fils Unique ; Toi qui as été conçu du Saint- » Esprit, qui es né du sein de la Vierge, qui as » souffert sous Ponce Pilate, qui as été crucifié, qui » es mort, qui as été enseveli, qui es ressuscité, qui » es assis à la droite de Dieu ! Le Père Tout-Puissant » viendra juger les vivants et les morts ; je crois à » la Communion des Saints, à la Vie éternelle... » Ainsi soit-il ! »

Lentement, détachant chaque mot, Kerguelvan répète : — Créateur... du Ciel... et de la terre... protège tes suppliants dans les sacrifices !

Kerpenhir : — Maintenant, venez dormir, René.

Kerguelvan : — Non, il faut que je reste ; permettez que je reste ici encore quelques instants.

Kerpenhir : — Prenez garde à la fraîcheur de la nuit, ne tardez pas à rentrer... adieu.

Kerguelvan : — Bonne nuit, mon père.

Plusieurs heures se sont écoulées, Kerguelvan est toujours accoudé au balcon ; au-dessous de lui, les toits humides de rosée se moirent comme des flots aux feux de l'aurore.... il entend çà et là

sonner des cloches, puis un coq chante ; alors il se tourne vers Notre-Dame et se signe en sanglotant.

A cette même heure, en passant devant la caserne de Lourcine, Brennilis aperçoit cinq femmes qui descendent en courant le boulevard de Port-Royal, et, derrière elles, loin dans la brume, un fanal rouge qui s'avance au ras du ruisseau. A dix pas de lui, horribles de visages et de gestes, échelées, presque nues, les femmes s'abattent sur un tas d'ordures qu'elles fouillent hâtivement : l'une d'elles saisit quelque chose qu'elle se met à dévorer ; aussitôt les autres lui arrachent une partie de ce qu'elle tient déjà aux dents. La dispute a lieu sans un cri, sans un mot. Trois enfants les regardent, à distance. Le soldat de faction à la porte de la caserne leur fait un geste obscène et les appelle : — « Eh ! ma connaissance ! »

Derrière l'éblouissement du fanal, la silhouette d'un homme se dessine ; il marche très vite, courbé vers le sol ; les femmes s'enfuient. L'homme au fanal remue du bout de son bâton les ordures éparpillées sur le trottoir et profère d'une voix sourde : — « Sales garces ! »

Ensuite Brennilis entend le factionnaire rire. Un mastroquet qui vient d'ouvrir sa boutique, en face, rit aussi ; il apostrophe le soldat : — Eh ! y a donc pu d'amour dans la paillasse ?... elles sont rien mignonnes tes connaissances ! c'est mes pensionnaires ; tous les matins elles viennent manger les tripes de mes poulets !

Brennilis demeure immobile, les yeux pleins de l'atroce vision ; il se rappelle l'ami de Rob, le ministre, avec qui il vient de passer la soirée, palabrant : « Jamais le peuple n'a été si heureux... les secours sont abondamment distribués... la misère est exa- » gérée à plaisir... ce n'est qu'un prétexte mensonger » invoqué par les pires criminels pour les besoins

» de leurs théories subversives... mais nous saurons, nous, nous montrer fermes... les capitalistes peuvent dormir tranquilles. »

Le clairon sonne le réveil, Brennilis s'éloigne à pas lents.

#### ÉPISODE IV

##### PRÈS DU CIEL

Brennilis : — Résister au mouvement des masses, n'est-ce pas lutter contre la volonté de Dieu ? car les masses semblent, privées de libre arbitre, obéir à une direction mystérieuse et inéluctable...

L'abbé de Kerpenhir : — Certes, les masses n'ont pas leur libre arbitre, mais votre conclusion me paraît fautive ; vous retrouvez dans les sociétés les mêmes antagonismes que dans l'individu : la masse c'est le corps de l'humanité, elle subit les lois fatales de l'instinct ; l'homme de génie représente sa pensée et le héros son libre arbitre. A regarder l'histoire d'aussi loin que nous venons de le faire, on voit bien que Dieu guide le monde par les martyrs et les penseurs. Le héros et l'homme de génie apparaissent toujours des volontés individuelles opposées aux mouvements des masses... le Christ n'est-il pas le symbole d'une individualité transformant le monde, contre le monde lui-même, selon les desseins de Dieu ? En sorte qu'il faudrait retourner votre proposition, et dire : L'individu isolé qui résiste à la masse doit être considéré comme une incarnation de la volonté divine : Prêter son appui aux héros et aux génies, c'est donc, au contraire, mettre son libre arbitre au service de Dieu.

Brennilis : — Cette conclusion a du moins l'avantage d'être consolante... mais pourquoi Dieu condamne-t-il ses messies à tant souffrir ?

Kerpenhir : — Le bonheur même leur serait une douleur !

Brennilis : — Mais pourquoi faut-il qu'ils reçoivent au visage les crachats de la canaille ?

Kerpenhir : — L'esprit n'est-il pas toujours torturé par le corps ?

Leurs voix sont lentes, des silences coupent leurs phrases.... les derniers cercles de leur pensée vont s'élargissant et meurent aux berges de leur intelligence, suprêmes ondes autour de l'idée, avant le retour à la stagnance de l'âme.

Ils se sont entretenus des reliques conservées dans les églises, des saints et des saintes. Ils ont évoqué les grandes voix des chaires laïques et religieuses, les résurrections de Platon et d'Aristote, les miracles, les hérésies, les tâtonnements éternels de la pensée, les œuvres et les destructions, les magnificences, les révolutions, les héroïsmes et les crimes des quinze siècles chrétiens, et quelques-unes des existences sublimes ou terribles qui s'écoulèrent dans Paris : toute l'histoire moderne en quelques heures d'une causerie à vol d'oiseau sur la Cité.

Autour d'eux les lys blancs et les lys rouges se penchent, comme méditant du passé saint qu'ils ont évoqué tout le jour ; les tournesols auréolés, inclinés vers le couchant, contemplant le soleil déjà pourpre et semblent de mystiques fleurs en prière... les roses et les passes-roses chuchotent en s'effeuillant.

Au loin, les quais baignés dans les poussières enluminées du soir, et la Seine moirée d'or se perdent en la confusion des ponts et des édifices ; sur l'horizon de maisons et de cimes d'arbres, des nuages pendent, lourds et teints de feu comme les nuages des vieilles batailles : au Zénith le ciel est diaphane et parsemé de croix noires, les hirondelles planant haut.

Les ramiers et les corneilles regagnent les tours de Notre-Dame à leur sommet, radieuses encore de la dernière et rêveuse lumière, qui, abandonnant peu à peu la terre et s'attardant aux lieux hauts, semble remonter vers ses demeures du ciel. Des rumeurs de cloche s'élèvent de la ville annonçant la fin des travaux; tout s'imprègne de repos, le temps lui-même paraît se recueillir, les dernières fumées noires des cheminées d'usine s'exhalent tout droit dans les airs, lentement, ainsi que des haleines apaisées.

Kerpenhir : — Vraiment, c'est une idée charmante à vous d'être venu m'attendre à Notre-Dame; combien je regrette de ne pas vous avoir rencontré plus tôt!

Brennilis : — Depuis un mois je suis allé vingt fois vous y chercher, j'aurais été bien heureux de revoir aussi M. de Kerguelvan!

Kerpenhir : — Il a quitté Paris le surlendemain du jour où vous avez fait sa connaissance; voici cinq semaines, si je compte bien?

Brennilis : — Oui, cela fait cinq semaines.

Ils se taisent tout à fait.

Brennilis se remémore sa rencontre, le matin, avec l'abbé de Kerpenhir sur le parvis Notre-Dame: le prêtre lui prenant le bras: « Venez, mon domicile vous surprendra peut-être... moins qu'un autre, puisque vous êtes poète... » — Et ils s'en étaient allés par de vieilles rues tortueuses... Une antique maison, précédée d'une cour où on entre par un haut porche... d'un côté des tonneaux, de l'autre, des statues brisées et moussues, des bas-reliefs rangés au mur... du fond d'un sous-sol dont une lampe fumeuse rougit l'ombre, une odeur âcre mêlée à un bruit continu de chaînes secouées dans un balancement de sons creux... « Un fabricant de vin et un marchand d'antiquités, comme vous voyez », a dit l'abbé de Kerpenhir.

Brennilis revoit, au premier étage, l'inscription en lettres dédorées et dansantes : *Atelier de couture pour tentures d'église...* A ce moment l'abbé de Kerpenhir : « Bonjour, père Lachaise.... mon concierge, un nom bien placé, n'est-ce pas ? » — « Bonjour, Monsieur l'abbé », nasille le petit homme jaune et ridé, soutenu par deux béquilles, une jambe croche et le cou goîtreux, un bonhomme de Callot. L'abbé de Kerpenhir : « Par ici... cette » maison vous représente l'ancien hôtel d'un mien » ancêtre... le hasard a quelquefois bien de l'esprit. » On y a ajouté deux étages ; elle appartient » maintenant à ce marchand d'antiquités ; voyez » la magnifique rampe en fer forgé ! » — Ils montent par un large escalier de pierres... Au cinquième, un long couloir obscur où stagnent des odeurs sales, à droite et à gauche une rangée de portes numérotées : « De pauvres gens, des vieillards un peu rentiers, des ménages d'ouvriers, » dit l'abbé de Kerpenhir... Oh ! cette odeur, » n'est-ce pas ? Dans cet autre couloir là-bas, toute » une garnison d'agents de police... là, nous y » voici, encore un tout petit étage.... pardon, je » passe devant. »

L'abbé de Kerpenhir ouvre une petite porte basse donnant sur une échelle de meunier ; après une dizaine de marches, il s'arrête ; il tire une énorme clef de sa poche : une petite chambre claire, carrelée et mansardée ; un vif parfum de fruits saisit en entrant... d'amicaux grains de poussière tourbillonnent au vent de la porte dans les rayons de soleil qui dardent de la fenêtre en tabatière et s'enflamment aux carreaux rouges. — « Mon rez-de-chaussée, dit en souriant l'abbé de Kerpenhir, j'en ai » fait ma bibliothèque et mon fruitier... ces abricots » et ces fraises viennent de Bretagne ; c'est un envoi de René. — Maintenant si vous le voulez nous » monterons au premier. » Dans un coin, des jouets

d'enfant traînent parmi des paperasses; un polichinelle s'appuie contre un cheval de bois... des tuyaux de zinc, un arrosoir. L'abbé de Kerpenhir a ouvert une minuscule porte sous laquelle il faut se baisser pour passer; puis ils montent de nouvelles marches... Une grande pièce éclairée par une porte-fenêtre et tendue de vieux gobelins; comme meubles: un bureau Louis XIV, à tambour, en bois de rose, quelques chaises et deux larges fauteuils à coussins de la même époque; dans un coin un petit orgue. Un douloureux christ en ivoire (Brennilis le revoit comme s'il était là sous ses yeux), deux candélabres d'argent aux trois branches et au tronc tors, et un vieux miroir dans un cadre d'étain ornent la cheminée; de chaque côté du miroir, des miniatures. Au mur trois grands portraits de femme, au pastel, sourient, et un affreux chevalier à l'huile, crevé de deux trous, casqué et armé, s'appuie fièrement, de sa main gantée de fer, à la croix de sa haute épée. Brennilis s'est dit: « Tiens, une Baudelaire, une Baudelaire! » — Au-dessus du petit orgue, un triptyque de l'école flamande représentant: au milieu, la flagellation curieusement réaliste, sur le volet de gauche une beuverie des gardes, et sur celui de droite, le reniement de saint Pierre avec un coq sur la margelle d'un puits. — « Ici, ma chambre », dit l'abbé de Kerpenhir. — Brennilis s'avance sur la porte: une cellule, éclairée du toit, comme le fruitier... il faut redescendre cinq marches; une grande armoire et une commode remplissent presque tout l'espace; un hamac pend d'un angle à l'autre: — « Je n'avais plus de » place pour un lit... d'ailleurs, on y dort fort » bien... et voilà! vous avez vu, mon cher poète, » tout ce qui me reste des *ancestrales splendeurs*, » pour parler votre jeune langue. J'ai eu beau re- » noncer dans ma vie, je n'ai pu renoncer à ces der- » nières choses... Allons maintenant faire un tour

» au jardin... » — Le prêtre ouvre la porte-fenêtre du « salon » et ils sortent maintenant dans un jardin carré d'une vingtaine de pieds de côté : — « J'ai fait établir un dallage en plomb et un système » d'irrigation... les murs étaient bons... quelques » sacs de terre... et me voici propriétaire d'un » parc ! Brennilis s'est écrié : « C'est absolument » exquis ! »

Kerpenhir : — N'est-ce pas qu'il est délicieux mon jardin sur les toits ?

Brennilis : — J'y songeais justement !

Kerpenhir : — Depuis longtemps je rêvais un ermitage aérien, quand, il y a une dizaine d'années, je découvris celui-ci... je crois qu'il est unique dans Paris.

Brennilis : — Oui, c'est exquis !

Kerpenhir : — Je mène ici l'existence la plus paisible et la plus méditative qui soit ; il m'est arrivé de rester un mois sans sortir. L'été, je suspends mon hamac entre ces deux cheminées... Oh ! je voudrais être poète aussi moi, pour redire les merveilleuses soirées que j'ai passées ici ! Lorsque René vint, ce printemps (pour la première fois depuis dix ans, j'ai pu obtenir qu'il quittât sa solitude de là-bas, encore a-t-il fallu que j'allasse le chercher), il se trouva si heureux de ce séjour, que je crus, le cher enfant, qu'il me resterait toujours !... mais, je ne sais quel subit accès de tristesse, après que nous nous fûmes rencontrés !... Le ciel libre, et sous ses pieds les toits des hommes, cela imprègne l'âme à la longue d'un calme et d'une miséricorde que ne connaissent point ceux dont les fenêtres ouvrirent toute leur vie sur le brouhaha et les coudolements de la rue. La contemplation des astres, ou, que sais-je ?... les hommes de la montagne et les hommes de la mer sont mystiques et superstitieux... les sommets sont chas-

tes et donnent à l'âme la sérénité d'un perpétuel matin.

Brennilis :

Je veux pour composer chastement mes églogues  
Coucher auprès du Ciel comme les astrologues.

Kerpenhir : — Oui, mon enfant, votre Baudelaire est un poète admirable, il a redit tous les frissons humains. Mais, toute églogue à part, je vous assure que je juge mieux l'humanité depuis que j'habite sur ce toit ; je ne conçois pas que les artistes et les penseurs puissent habiter un premier étage... J'ai vécu ici l'histoire du monde comme nulle part ailleurs je ne l'eusse vécue... j'éprouve une facilité extraordinaire à m'affranchir du présent, je plane au-dessus du réel contemporain ; les bruits de la ville m'arrivent si diminués et si fondus que c'est le présent qui me semble le passé et le réel l'irréel. J'entends dans mes livres les rumeurs de l'histoire plus fortes que celle de la rue ; les caractères de mes in-folios me paraissent aussi gros que les maisons de l'horizon... oui, une seule des pensées qu'ils contiennent fait plus de bruit dans ma tête que toutes les actualités. — Puis, cette cathédrale sous les yeux ! C'est si beau de prier d'ici en la contemplant. Souvent, au lieu de dire ma messe dans ma chambre, au point du jour, je viens parmi ces fleurs consacrer l'hostie en l'élevant vers Elle.

L'abbé de Kerpenhir et Brennilis se promènent entre les plates-bandes ; Brennilis se penche sur quelques fleurs dont il demande les noms. Toutes appartiennent à ces espèces surannées qui ne se trouvent plus qu'à la campagne chez les vieux médecins ou dans les jardins des presbytères et des couvents...

L'abbé de Kerpenhir cueille un souci qu'il considère longuement ; puis il va s'accouder au balcon du toit :

— Là-bas, c'est la tour Saint-Jacques... là, Saint-Gervais... ici, la Conciergerie... ce clocher? Je ne saurais vous dire... ce doit être hors Paris... à votre gauche, la montagne Sainte-Genève... ah! voici que l'angelus sonne... nous ne l'entendons pas à cause des bruits de la ville et des vents contraires, mais voyez, les corbeaux et les ramiers se sont levés sur les tours de Notre-Dame, c'est le signe auquel je reconnais l'angelus : il est rare que le son porte jusqu'ici.

L'abbé de Kerpenhir se découvre et prie pendant quelques secondes.

Brennilis : — Il faut que je vous quitte, mon père, je ne songeais plus à l'heure.

Kerpenhir : — Voulez-vous partager mon repas du soir? Nous mangerons des œufs, de la crème de lait et des fruits, avec le pain et le beurre de notre Bretagne?

Brennilis : — Cela est si tentant, mon père, que je reste avec vous; puis je vous écouterai encore quelques heures ce soir, vous me parlerez de Monsieur de Kerguelvan.

A mesure que tombe le soir, il se taisent, écoutant chanter le parfum lamartinien des lys et relisant au ciel l'évangile des étoiles.

Une longue heure sonne aux églises et se répand de loin en loin.

Kerpenhir : — Comme Paris est silencieux le soir!

Dans le ciel encore vert, Jupiter apparaît semblable à une flamme d'or; Brennilis y attache ses yeux et songe à Kerguelvan : il se demande quelle a pu être la vie de cet homme dont la seule figure évoque tant de mystère et de douleur. Lorsque l'abbé de Kerpenhir l'a nommé... Brennilis réentend sa voix triste et respectueuse comme s'il parlait d'un

mort; et voici que surgissent en lui-même des images imprécises et incompréhensibles mais dont la confusion même lui exprime tout un inconnu de grandeur et de souffrance. Il se plaît à contempler, avec les yeux de son esprit, ces visions intérieures qui, projetées dans le monde physique n'eussent paru aux yeux de son corps qu'une fumée changeante; alors il demande :

— Pourquoi donc est-il borgne ?

Kerpenhir : — Vous m'avez déjà posé cette question ce matin, je ne vous y ai pas répondu; je ne peux pas vous répondre, mon enfant, vous ne devrez plus m'interroger à ce sujet...

Après un silence de quelques minutes; Kerpenhir reprend :

— Tout petit, il avait sept ans (mon Dieu ! que ces souvenirs sont lointains et pourtant qu'ils me sont étrangement présents ce soir) tout enfant, il me demanda un soir (imitant de sa vieille voix la voix de l'enfant et la sienne d'alors, l'abbé de Kerpenhir, comme font les simples, dialogue et mime son récit) :

« — Qu'est-ce que c'est que le ciel ?

» — La science dit : c'est l'espace coloré par l'ozone.

» — L'espace ? Mais où finit-il, l'espace ?

» — Nulle part.

» — Il n'a pas de bords, ni de fond ?

» — Il est infini. » Ici un silence; après avoir médité le petit me demanda encore :

« — Et avant qu'y avait-il ?

» — Dieu.

» — Et avant Dieu ?

» — Dieu est éternel.

» — Et moi, et toi, est-ce que nous sommes éternels ?

» — Non, nous avons été créés comme tous les êtres et comme toutes les choses.

» — Créés ? avec quoi ? Et avant ?

» — Rien. »

Il avait déjà ce regard extraordinaire ! il me fixa un instant... ces yeux d'enfant, à la fois limpides d'innocence et si pénétrants, si tourmentés déjà, je les revois là... oh ! combien ils me troublèrent !

« — Est-ce qu'il est vrai que je mourrai ?

» — Mais oui, mon enfant, comme tout le monde.

» — Il me semble que c'est impossible.

» — Pourtant tous les hommes meurent.

» — Mais es-tu sûr que tous les hommes pensent ? »

Voyez cette prodigieuse réponse d'un enfant de sept ans ! Ainsi, déjà, la pensée lui apparaissait immortelle... Et n'allez pas voir là un de ces hasards qui parfois donnent aux enfants des pensées de génie ; car il pleura lorsque je le pris dans mes bras et lui dis : — « Non ta pensée ne mourra pas, c'est le corps seulement qui se détruit. » — Alors, gravement ce laconisme après ses pleurs : « Il me semblait bien que c'était impossible ! »

La première fois que je le revis dix ans après... oui vraiment, j'ai là ce soir ces souvenirs si nets que je me rappelle jusqu'au son de sa voix ! je le revois, je le réentends ! et cette chambre si misérable ! Cher enfant ! il avait alors votre âge... moins que votre âge, peut-être ?... quel âge avez-vous ?

Brennilis : — J'ai dix-huit ans.

Kerpenhir : — Il en avait dix-sept... qu'il était brave contre la misère ! Après une longue causerie, comme nous-mêmes tout à l'heure, fatigués, nous nous recueillions, il se mit à taillader sa table avec son canif ; je le regardais machinalement se livrer à ce tic d'écolier, tout à coup il se tourna vers moi :

« — Surface, toujours surface ! j'enlève la sur-

» face et je retrouve la surface... et cela indéfini-  
» ment... Tout est ainsi : matière et idée, nous ne  
» connaissons de tout que la surface ! mathémati-  
» quement, qu'est-ce que c'est que la surface ? Une  
» abstraction. C'est une réalité pourtant, nous la  
» touchons des yeux et des doigts ; mais voyez, elle  
» n'existe pas par elle-même. Tout est et n'est pas,  
» selon que nous prêtons l'être aux apparences ou  
» que nous cherchons l'absolu ; les yeux de notre  
» intelligence ne connaissent que des formes, l'es-  
» sence même de cette forme qu'est *l'Idée* nous  
» échappe... non plus avec mon esprit qu'avec ce  
» couteau je ne puis supprimer la surface. Quel  
» cauchemar que la pensée ! »

Je vous cite ce trait parce qu'il exprime le supplice de toute sa vie. Le regard d'or, ce *regard veilleur de grand-duc*, comme vous disiez ce matin, s'est hypnotisé sur le visible à force de le fixer pour en pénétrer le fond. Ses affections mêmes furent empreintes de cette inquiétude ; il n'aimait qu'avec passion, il cherchait à pénétrer l'être qu'il aimait, à se faire lui et à le faire soi. Un jour il s'est écrié : « Oh ! je voudrais saisir une âme comme un corps ! les paroles, les figures, les actes mêmes me semblent d'indéchiffrables symboles. Le monde est un temple immense où tout est signe de Dieu ; la poussière elle-même est une statue de la divinité !... mais vous, mon père, dites-moi, comment votre âme pense-t-elle ? Comment pensent-ils tous ? Comment comprennent-ils les choses ?... La vie ? Qu'est-ce que vivre pour vous ? Quel sens intime trouvez-vous aux idées et aux sensations ?... comment vous sentez-vous vous-même ? Qu'est votre conscience ?... Moi qui vous parle, suis-je un individu complet par moi-même ? »

Brennilis : — Ah ! l'Entéléchie !

Kerpenhir : — « Mon intelligence n'a-t-elle pas une correspondance avec... avec quoi ?... l'arrière

fond de ma tête me semble le *chaos d'où sortent parmi des vapeurs et des flammes, des voix qui sont comme le cri de la lumière!* »

Brennilis : — Avoir l'accomplissement en soi-même ou hors de soi, voilà la question ; c'est le *to be or not to be* de Shakespeare...

Kerpenhir : — C'est ainsi que, s'enfonçant de plus en plus aux profondeurs de son intelligence, il erra dans ce dédale des idées informulées dont le secret nous est à tous inconnu... Pourtant, parfois, quelles pensées il a criées du fond de lui-même ! puis... oh ! si je pouvais vous dire aussi ses affolements devant l'amour, sa *fureur d'aimer* et toute l'horrible fatalité de sa vie et jusqu'au drame de sa naissance ! car son père, homme violent et sans entrailles... Dieu sait !... enfin Dieu lui pardonne !... Heureusement que René eut près de lui Emilie Gerboix, la sainte femme ! Mais vous ne savez pas qui était Emilie Gerboix ? c'était une servante qui avait élevé son père et qui l'éleva lui aussi, remplaçant, autour de son enfance, comme l'eût fait une vraie grand'mère, sa mère tuée... je veux dire morte en lui donnant le jour. Oh ! elle fut bien la *servante au grand cœur*, la mère au regard couveur !... oui, heureusement que René eut Emilie Gerboix ! Sans elle que fût-il devenu ? Car elle lui communiqua toute la sensibilité de son cœur et sa vénération du Christ ! c'en fut assez pour qu'il gardât toute sa vie, mêlée à ses vertiges et à ses ambitions, une foi du cœur qui le sauva... qui le sauva ? du moins pour l'éternité, car sa vie est bien irrémédiablement condamnée. Lui qui était doué comme les plus grands, et jamais il ne fera son œuvre !... Vraiment je pouvais vous redire toute sa vie, mon enfant, vous penseriez, ainsi que moi, que Dieu damne, quelquefois, dès cette terre, ceux qu'il aime, afin qu'ils soient plus tôt élus, plus tôt triomphants ! Son cœur fut toujours si bon que

Dieu l'aime... Il y a des douleurs qui sont surhumaines et des fautes qui sont fatales, alors Dieu doit pardonner bien des chutes!

Brennilis : — Mon père, dites-moi toute la vérité; vos paroles sont trop obscures pour que je puisse les comprendre, mais l'émotion de votre voix m'a gagné!... J'ai aimé cet homme, déjà, comme si je le connaissais depuis longtemps; quel fut son crime? Et son père? Vous avez dit *sa mère tuée*, et vous vous êtes repris : *morte en lui donnant le jour*. — Moi qui souffre déjà, j'aimerai sa souffrance! — Ma curiosité est pure, elle me vient du cœur... je voudrais savoir pour... je lui écrirais que je le plains de toute la tendresse de mon âme et que je l'aime... j'ai peut-être tort d'insister? Pardonnez-le moi...

Kerpenhir : — Je ne peux pas parler... surtout ne lui écrivez pas... du moins si vous le faites, montrez-moi votre lettre.

Une voix sur la terrasse : — A chacun, mon père, une vie selon sa nature.

Kerpenhir : — C'est vous, Lazare?

D'une main tenant un flambeau, et de l'autre, ainsi qu'un évêque une crosse, un bâton noueux aussi haut que lui, sur la fenêtre paraît un petit vieillard tout blanc, à grande barbe, à longs cheveux, sans chapeau, à figure ridée et vermeille, et dont les yeux bleus scintillent comme des étoiles. Il est vêtu d'une sorte de robe de chambre mauve, à brandebourgs, élimée, sordide, défroque due sans doute à quelque charité; ses pieds nus sortent de ses espadrilles déchirées.

Aussitôt le *Sosie* de cet être surgit dans la mémoire de Brennilis : il se revoit, tout enfant, sur la lande, écoutant les récits du vieillard à celui-ci tout semblable; c'était bien la même harmonieuse voix, le même bâton noueux qu'il tenait toujours comme une crosse... et ces petits yeux!... le

troupeau ondulant au flanc de la colline grise et rose dans les rayons roux du soleil de cinq heures... le très vaste horizon... l'air parfumé de l'été... son chien, un chien fauve, avait aboyé aux trousses d'un bélier, une grosse voix de chien tout enrôlée...

Tandis que Brennilis contemple ces mirages monter autour du bonhomme mauve dans les lueurs du flambeau, l'abbé de Kerpenhir répond :

— Oui, Lazare, mais il y a des circonstances qui ne sont point notre œuvre ; Dieu est le maître des épreuves qu'il nous envoie !

Lazare : — Il faut vivre selon la nature et ne point désirer connaître ce qui nous est caché ; le mystère fait partie de l'harmonie du monde ; qui veut fouiller sous la grande pierre levée risque d'être écrasé par elle, la loi est inéluctable.

Kerpenhir : — Mais sa vie, Lazare, fut un drame à côté du tourment de sa pensée...

Lazare : — Sa vie fut un drame parce que son âme fut dramatique. Pourquoi avoir cherché de la douleur, quand le bonheur simple lui était offert ? Pourquoi, par exemple, avoir donné sa Jeanne à Raphaël ? Supprimez cette folie, la mort s'éloigne, Jeanne devient le centre rayonnant de la joie, au lieu d'être la cause de tant de malheur, Raphaël ne se tue pas, la pauvre Emilie Gerboix ne perd pas la raison, et lui, sortant de lui-même, s'en va, en dix êtres peut-être, mener sa propre vie, son domaine s'agrandissant de tous ceux qui l'eussent aimé et qui n'eussent vécu que par lui et que pour lui... car il eût eu des enfants au lieu d'habiter seul désormais son cœur désolé !

Kerpenhir : — Il ne sied pas à un penseur de juger cela aussi absolument que vous le faites ; d'ailleurs vous ignorez bien des causes...

Lazare : — Pourtant, nous sommes tombés d'accord, un jour dont je me souviens bien, que nous

portions notre fatalité en nous-mêmes, que notre nature intime était le gland d'où sortait le chêne de notre vie?

Kerpenhir: — Oui, Lazare, mais le vent qui brise les branches et qui renverse les troncs, d'où vient-il?

Lazare: — Après tout, vous avez peut-être raison, qui peut savoir? — (Il éteint le flambeau et s'assied à terre.) — Et vous jeune homme? Vous êtes un artiste à voir vos cheveux? Avez-vous de l'or?

Brennilis, interloqué: — Je... non...

Lazare: — Bien! bien! Et vous connaissez la vie et la mort des artistes?

Brennilis: — Oui.

Lazare: — Vous êtes brave! Logez-vous l'âme d'un stoïcien dans votre joli corps frêle?

Brennilis: — Qui peut affirmer qu'il possède une âme sans faiblesse?

Lazare: — Auriez-vous le courage d'être mendiant ou berger comme moi?

Brennilis: — Oh! tout pour être libre!

Lazare: — Enfant, la vie simple, telle que Dieu nous l'offre; la vie qui écoute la nature et qui contemple la pensée; la vie qui adore la lumière du jour; la vie qu'enchantent les brises parfumées du printemps et les harmonies des nuits de l'été, voilà la vraie vie pour un atome du monde tel que vous, tel que moi. La gloire? Faire une œuvre? ah! oui, faire une œuvre, quand on peut espérer ramener vers le *vrai bien* ses frères de la *Grande Cité*! Mais alors, ne cherchez pas à expliquer le mystère; chantez le chant de votre âme; soyez comme la voix indulgente et sereine de ce monde qui trouble tant les autres hommes; dites des paroles qui apaisent et qui charment; soyez comme une forêt, comme une mer, comme une lande, comme un horizon, comme un grand ciel pour ceux des villes, afin que

ceux-là voient la nature, qui ont cessé de la voir !...  
Moi, je n'avais pas assez de génie, au lieu d'user ma vie à former des œuvres quelconques pour acquérir à grands efforts la gloire passagère ; au lieu de prendre un emploi parmi cette foule d'êtres qui ne sont plus des êtres, j'ai fui loin des villes et loin des renommées ; j'ai raconté, en échange du pain de ma vie, aux promeneurs et aux voyageurs sur les routes, aux hommes simples des villages, et même aux seigneurs des forêts et des parcs, ce que j'avais appris de Dieu dans mes voyages. Ainsi, j'ai été, dans la mesure de mes forces, utile à la *Cité*. C'est le plus grand des empereurs qui m'apprit ce dédain de la gloire mortelle et des vaines œuvres. Et, afin de vivre plus près de la nature, au vieux pays des bardes je me suis fait tantôt mendiant, tantôt berger.

Kerpenhir : — Et Stelle de Saint-Illan ?

Lazare : — Nous voyageons souvent ensemble ; de temps en temps elle me quitte pour sculpter une tombe ; dix mois après je la retrouve ciselant une croix à un carrefour.

Kerpenhir : — La douce et sainte créature !

Brennilis : — Oh ! c'était bien vous ! il y a huit ans, un soir ?... un berger, en haut du Huelgoat... vous paissiez un troupeau de moutons sur la colline. Vous nous avez dit une légende... près de vous une petite femme très laide, vêtue d'une robe de bure et ceinte d'un chapelet sculptait un menhir...

Lazare : — Le soleil descendait vers l'Océan qu'on voyait luire dans la direction de Penmarch', tout au loin, après la fin de la terre ! Nous l'apercevions aussi au sud et au nord... nous étions entourés de rochers, de vallées et de forêts... j'ai montré ces choses à trois jolis enfants, dont un, beau comme un ange, me demanda si j'avais vu le monde entier dans mes voyages...

Brennilis : — Ensuite, vous nous avez raconté la ville maudite engloutie sous le sable : le vieux druide, la vierge féroce et la vierge douce, le jeune Eubage, le mauvais moine, la poursuite, la bataille, la fuite miraculeuse, l'île enchantée, la musique de la mer et de la lande, les trompettes dans les nuages et l'apothéose de la cathédrale...

Lazare : — Oh ! la vie ! pourtant, toi qui es le moyen de la connaissance, toi qui es si belle, comment te dédaigner ? Toi qui t'écoules si vite, comme de l'eau qu'on a prise dans sa main pour boire ; et on n'est jamais rassasié de toi !

Kerpenhir : — Oui, Lazare, et te voilà aussi toi qui t'inclines sur le mystère.

Tous trois se taisent longtemps ; à travers la nuit de plus en plus épaisse, Brennilis n'aperçoit plus, à la place de l'abbé de Kerpenhir, que l'auréole blanche de ses cheveux, à la place de Lazare, que le petit nuage blanc de sa barbe. Dans l'air très calme, le parfum des lys monte plus pénétrant et plus pur, au loin les rumeurs de la ville s'endorment. . . . .

Les deux vieillards ont repris une causerie lente, en phrases inachevées, toute de reminiscences autour de Kerguelvan : de petits faits de sa vie, quelques-unes de ses pensées... Ils nomment aussi des personnes, maintenant mortes, sans doute, car ils parlent toujours d'elles au passé... Brennilis remarque que les noms qu'ils prononcent le plus souvent sont ceux de *Raphaël*, de *Jeanne de Tréguenne* et d'*Emilie Gerboix*, mais il ne peut comprendre qui furent ces êtres, ni quels liens les unirent entre eux, ni quel rôle ils jouèrent dans la vie de René de Kerguelvan. Ce qu'il entend ne lui apprend rien, rien... pourtant il écoute comme s'il savait tout ; il a l'illusion de comprendre. — Déjà, derrière la figure au regard clos, derrière le front

visionnaire (car il voit Kerguelvan à ce moment tel qu'il lui apparut chez Spiller) s'ouvre l'horizon de toute une vie.

La voix des causeurs s'élève plus forte ; ils discutent ; Lazare se tourne vers Brennilis, et, ignorant sans doute son ignorance, ou l'oubliant, il dit :

— Dans son désarroi de chrétien, il rêva d'antique sérénité, d'impossibles héroïsmes... et son âme se troubla devant l'amour... Quelles exquisés fraîcheurs de sentiments pourtant, et quelle puissance de pensée ! tant de sensibilité jointe à cette énergie farouche, quand on y songe !... voyez-vous ce poète, dans un instant terrible, sentant sa volonté chanceler, se crever un œil pour la reconquérir en tuant sa douleur morale par sa douleur physique?... ce fut fou et sublime !

Brennilis : — Oh ! oh !

Kerpenhir, avec hâte : — Voilà ce que vous appeliez tout à l'heure avoir l'âme dramatique, Lazare ? Ne voyez-vous pas combien vous lui ressemblez, vous qui pouvez l'admirer ?

Et, la voix souriante, Kerpenhir ajoute : — Mais, pardonnez-moi ce jugement, vous fûtes moins génial et plus égoïste, en vous croyant plus sage et plus modeste ; car vous avez fui la douleur, la disant indifférente, et vous avez fait votre lot des jouissances immédiates de la contemplation, au hasard d'une existence errante et sans autre but, en somme, qu'elle-même...

Lazare : — Hélas ! mon père, il faut croire que vous avez encore raison. Cependant si, comme nous le disions tout à l'heure, le vent qui vient de l'inconnu brise le chêne de notre vie, n'est-il pas plus sage de déprendre ses racines du sol et de se laisser emporter où va le vent ?

Kerpenhir : — Eh oui ! Lazare, oui... mais, tenez, toute votre philosophie n'est ici qu'une vaine rhétorique.

Lazare s'incline sans répondre.

Kerpenhir : — Voici qu'il commence à faire frais pour mes soixante-dix ans, si vous le voulez, nous rentrerons dans mon cabinet ; je ne suis pas aussi habitué que vous, mon cher Lazare, à la « belle étoile » ; puis, j'ai là bien des lettres de René, je pourrai vous en lire quelques passages.

L'abbé de Kerpenhir s'est assis à son bureau ; il a ouvert un coffret et en a extrait un paquet de lettres. Depuis un quart d'heure, il s'est mis à lire, mais pour lui seul ; il n'a pas encore prononcé un mot. Lazare et Brennilis s'entretiennent à voix basse.

Kerpenhir murmure : — Mon Dieu ! le pauvre enfant ! oui, voyez-vous, Lazare, l'amour prit dans son âme les proportions de l'immortalité...

Des vociférations à l'étage inférieur l'interrompent ; il se lève et court ouvrir la porte pour mieux entendre.

Une voix de femme : — Oui, je vous le dis, Lartisse, vous finirez mal !

Lartisse : — Assez ! assez !

Kerpenhir : — Il s'est encore enivré.

La dispute devient plus vive, on entend une lutte ; l'abbé de Kerpenhir descend ; Brennilis et Lazare s'appêtent à lui prêter main forte. La voix nette du prêtre s'élève :

— Eh bien ! monsieur de Lartisse ? allez vous mettre au lit, donnez-moi vos enfants... allez ! vous monterez me parler demain !

Lartisse balbutie : — Monsieur de Kerpenhir, je vous salue, monsieur de Kerpenhir, et je vous respecte !

L'abbé de Kerpenhir remonte tenant deux petits enfants par la main : — Messieurs, je vous présente le baron et le chevalier de Lartisse.

Les yeux des petits enfants, bleus et pleurant encore, s'étonnent et déjà sourient ; leurs figures

ne pensent pas, déjà ils ne souffrent plus. Kerpenhir les lave et les couche sur un lit improvisé avec des coussins, dans un coin de la pièce ; il va se rasseoir dans son fauteuil, et, comme si rien ne s'était passé, reprend sa lecture silencieuse. A terre, près de lui, une à une, il laisse les lettres parcourues tomber. Son profil, d'habitude si calmement fier, s'abaisse de plus en plus vers les feuilles qu'il lit ; son attitude devient morne, affaissée ; une larme tombe de sa joue sur une lettre... pas un mot.

Tout à coup Lazare dit :

— La lampe s'éteint.

Kerpenhir : — Ah ! il n'y a plus d'huile, je vais allumer des chandelles...

Il se lève, met la lampe qui fume sur la fenêtre, et prend un des candélabres d'argent qu'il place sur la table, près de lui. Avant de se rasseoir, il jette un regard vers les deux petits couchés sur les coussins. Brennilis et Lazare viennent aussi les contempler : ils dorment pelotonnés l'un dans l'autre.

Brennilis : — Il faut que je me retire, voici que la nuit est bien avancée.

Kerpenhir : — Je crois que je me suis oublié à cette lecture, pardonnez-moi mes amis. Vous reviendrez me voir, n'est-ce pas, Brennilis ?

## ÉPISE V

### DES HEURES ET DES JOURS

Au bord d'une étroite et sinieuse route cantonale, perché sur un talus de roches déchaussées, un long vieux mur crénelé dont le granit micacé miroite, gondolé, crevassé, barbu de lierre, de ronces maigres et de toutes les menues fleurs qui s'accrochent aux joints des pierres et aux touffes

des mousses. Par places, des croûtes de lichen fauvè l'ont enrichi de leur dorure gardée des soleils innombrables des étés et des étés. Encadré de deux piliers carrés rejoints par une arche au centre de laquelle des armoiries rongées par le temps, un grand portail aux battants délabrés. De chaque côté du portail une petite porte brune. Une grande cour rectangulaire entourée de maisons basses et bossues, des hangars, tout un village : une mare, un puits, des meules de paille... Au fond, une muraille éventrée flanquée de deux tourelles à poivrière. Derrière les toits, du côté droit, un clocher couvert en ardoises et surmonté d'une hermine d'argent, puis le sommet d'une grosse tour ronde. Par la baie de la muraille éventrée qui joint les deux tourelles, une avenue s'éloigne sous de grands arbres... des bois, des prairies au loin. — C'est l'ancien manoir de Tréguenne. Les servitudes sont devenues les habitations des fermiers ; autour des ruines respectées les maisonnettes se sont groupées, dix ménages vivent là, cousins ou frères les uns des autres.

L'antique avenue qui amenait de la grand'route qui passe de l'autre côté s'est bifurquée ; la nouvelle branche conduit au « Nouveau château », grande construction datant de Louis XIV, sans architecture, aux croisées nombreuses et alignées comme celles d'une caserne, mais à petits carreaux. Une vaste prairie parsemée de bouquets d'arbres, au-devant du château descend en pente douce. La façade opposée à l'avenue donne sur un jardin français suivi d'un potager en terrasse qui s'étend jusqu'au vieux mur crénelé de la route cantonale.

Au bas du perron, un vieillard tenant en bride deux chevaux noirs est assis. Il porte le costume traditionnel des chouans bretons : bottes à sabots, culottes bouffantes, petite veste et grand chapeau

à rubans. Sa figure au profil fin est rasée, ses cheveux blancs lui tombent sur les épaules ; il baisse la tête comme accablé de fatigue.

Trois petits enfants se tiennent par la main à quelques pas de lui, contemplant avec stupeur le château qu'ils ont toujours connu fermé ; déjà ils l'ont peuplé d'êtres mystérieux ; encore une génération, il sera hanté : c'est le début d'une légende.

— Regarde, dit le plus grand, un garçon de dix ans, il y a quinze fenêtres d'ouvertes.

— C'est y lui qui y est ?

— Oh ! je vois briller quelque chose là-bas au fond de la troisième fenêtre !...

— Allez, dit le vieillard, allez, il n'est pas convenable d'être aussi curieux.

— Oncle Pierre, qu'est-ce qu'il y a donc dans le château ?

— Allez, allez je vous dis, vous êtes curieux comme des pics verts ; ne l'avez-vous pas vu passer, ne savez-vous pas qu'*Il* est là ?

Les petites s'éloignent, le vieillard laissé retomber sa tête lasse. Plusieurs heures se sont écoulées, depuis qu'il s'est assis sur la marche du perron... Il a écouté claquer les volets des fenêtres, il sait combien il y en a d'ouvertes ; ses fidèles oreilles ont reconnu les sons de chacune d'entre elles, il a ainsi suivi son maître de chambre en chambre ; mais depuis longtemps il n'entend plus rien, il ne sait plus... alors dans sa vieille mémoire triste repassent des souvenirs usés... Et souvent il regarde, vers l'aile droite du château, deux beaux chênes jumeaux plantés pied à pied.

Kerguelvan a d'abord parcouru rapidement les appartements, mais au seuil d'une porte il s'est arrêté ; religieusement il a enlevé son chapeau, et, lentement, avec précaution, comme si un malade dormait là, il a tourné la clef.

Des rais de lumière passant entre les lames des persiennes éclairent un lit au pied duquel un berceau ; sur une table des flacons ; des tréteaux devant le lit ; des cierges à demi consumés dans des flambeaux ; des bouquets desséchés autour de l'oreiller... Une odeur qu'il cherche à reconnaître plane dans l'air humide... il s'exclame :

— Ah ! c'est l'encens !... onze années pourtant !

Très calme il s'approche... du linge sur une chaise ; pendu au long du mur, un bonnet en dentelle noire garni d'héliotrope et de rubans violets ; des poignées de cheveux blancs dans une coupe de cristal ; sur la cheminée un tricot inachevé ; un gros chapelet autour d'un bénitier de plâtre, au fond du lit ; une sainte vierge en stuc sur la commode ; sur les étagères, quelques livres de dévotions et un autre chapelet, tout petit, bleu, posé sur une paire de mitaines ; une ombrelle dans un coin.

Kerguelvan va vers la fenêtre ; il ne l'ouvre pas, et seulement regarde, par un trou du volet, le paysage : la grande prairie, l'avenue, le bois ; plus loin, les champs ; plus loin encore d'autres bois, puis une nappe d'eau brillante qui a l'air d'un lac et tant de choses ! des arbres qu'il reconnaît, des hameaux, des plis de terrain...

Il demeure longtemps le front à la vitre.

Un jour triste de novembre descend de sa mémoire sur la campagne, les resplendissements de l'été s'éteignent ; les prairies inondées, les gestes désolants des arbres défeuillés ; des bandes de corbeaux tournoient au-dessus de la terre brunie par l'eau... Ici, il écouta des journées entières la pluie monotone chanter dans la gouttière... de la fenêtre brumeuse qui éclaire sa mémoire à cette cheminée où il réentend gémir un éternel feu d'automne, sa propre image va et vient désœuvrée, sans trêve.

Et se mêlent à ces chants et à ces visions d'heu-

res navrantes les propos incohérents de la très chère, vieille et tremblante voix (celle-là même dont il a réentendu les appels aux Champs-Élysées).

Dans un profond fauteuil qui est là, près du foyer, il évoque l'être de qui était cette voix ; et voici que le tricot et le bonnet aux rubans violets apparaissent à leur vivante place... puis, sur le lit, maintenant, se dresse, avec la majesté d'une apparition sur son cou aminci et sculpté par l'âge, parmi la lueur de ses cheveux blancs épars, la vieille tête où le bonnet n'est plus : tête sublime aux yeux creusés, tête aux traits idéalisés par la destruction qui va venir, tête silencieuse où nulle pensée ne se prononce plus ; mais, alors, sanctuaire de l'âme encore...

— Oh ! mère amie !

Et il lui avait dit, dans une expansion de tendresse, alors qu'elle ne pouvait plus le comprendre, fou comme sont les poètes : — « Tu es belle comme une cathédrale ! » — Puis il l'avait suppliée : « Garde ainsi toujours le silence, ne prononce plus de ces effrayantes paroles que je ne comprends pas avec ta voix que je ne reconnais plus...

Et maintenant, le silence éternel !...

Dans le berceau, des cris d'enfant :

— Le cher petit être !

Alors la vieille voix tremblotante, mais redevenue cohérente chante une endormeuse... Le bonnet et le tricot ont de nouveau repris leur place.

Et là, encore, quelle horrible chose !

Kerguelvan se retire au fond de la chambre : il s'agenouille, il se relève, il se rapproche, il dit : — Emilie Gerboix ! Emilie Gerboix !... Et toi, petit Raphaël, pourquoi as-tu emporté ma dernière joie ? Et ton père ! ton père qui était encore un enfant, pourquoi cette mort ? qu'est devenue ta mère ? peut-être vit-elle toujours ?... pourquoi ?... ah !

pourquoi la vie ? et pourquoi aimer et pourquoi penser ? Qu'est-ce que je cherche encore ?... La douleur suffit à expliquer la vie ! Que signifierait la vie mortelle si elle était heureuse ?... Oh ! être obligé de penser toujours ! Ne pouvoir pas même, comme un simple, pleurer sans se demander l'au delà de ses larmes ! Seigneur, ayez pitié de nous !... *Seigneur ayez pitié de nous ?*... Mère Emilie, c'est encore toi qui disais cela !

Une dernière fois il revient vers la fenêtre ; au loin la colline des trois pins en croix arrête ses regards ; là les aveux de Raphaël, et la décision soudaine : créer du bonheur par un sacrifice, purifier son fol amour par la douleur ! — Et la plus intime souffrance de sa vie lui poigne le cœur.

Le parc qui descend au-devant du château, il le voit, maintenant, comme il est, tout ensoleillé :

— J'avais voulu faire de leur mariage une allégorie de la jeunesse et du bonheur !

Son front lourd de tristesse s'appesantit contre la vitre.

Longtemps après, il dit encore : — Ensuite, les jeunes garçons et les jeunes filles parés de guirlandes, dansèrent des rondes sur la prairie jusqu'à la fin du jour !

Il est descendu au rez-de-chaussée ; dans le *salon des Naiades*, il s'arrête devant chaque meuble, et les touche. Au coin de la cheminée monumentale il s'assied ; son œil se fixe à l'étincelle d'un rayon sur un cadre ; immobile au fond de la grande salle sombre et feuillue de toiles d'araignées, si Brennilis le voyait ! Grand-Duc, plus qu'il ne le fut jamais !

Soudain, une corde du piano s'est détendue ; Kerguelvan se dresse ; il suit jusqu'au fond du silence le son grave qui s'éloigne dans un nimbe

chromatique, et il voit les choses actuelles qui l'entourent : ici, comme ailleurs, même apparence de vie enfouie sous la poussière, même désordre d'une journée inachevée ; objets gardant la pose donnée au hasard d'une main, attitudes des sièges laissés comme ils furent quittés : mouvements immobiles — Les choses qui avaient été posées là, en passant, sont restées telles quelles : sur une console, en travers d'un livre ouvert, une canne, un chapeau sur un vase, un foulard sur la boîte à violon, un cahier ouvert sur le piano ouvert, le violoncelle appuyé au bras d'un fauteuil... un pupitre au pied duquel de la musique effeuillée, un archet sur une chaise, et toujours cette odeur d'air privé d'air et de lumière !

Oh ! le bonheur qu'il entrevit avant que le dernier soir dont voici les vestiges fut ce dernier soir !

Et la joie des semaines de convalescence, après tant de misère et de souffrance, entre elles deux, Jeanne de Tréguenne et Emilie Gerboix ! La féerie de la renaissance à la vie, l'illusion d'aimer cette jeune fille, un renouvellement de toute l'âme, l'enchantement de l'avenir ! puis, soudain l'arrivée de Raphaël !... alors les trois longs mois d'absorption torturante, la consommation intérieure et les expansions hors de soi ! la lutte par l'Idée, la décision suprême ! et dans sa douleur l'horrible énergie de sa volonté éperdue, si effrayante qu'elle lui semble aujourd'hui rêvée plutôt que réelle !...

A ce piano, une nuit d'été, la première fois qu'il rejoua la *Sonate en fa*, avec Raphaël !

— L'enchanteur ! oh ! torturant charme ! souvenir exquis pourtant, même aujourd'hui après ce qui advint !

Kerguelvan cesse de formuler ses souvenirs, il les contemple passer : — Voici un lumineux automne qui garde comme un sourire de renouveau ;

un jeune homme et une jeune fille en confidences, marchent lentement par les allées... et lui-même qui les épie, derrière les arbres !...

Un paysage si brillant et si doux que le péché et la douleur en paraissent bannis : un être étrange s'y dresse, il est sombre et pourtant diaphane; au milieu de lui un autre être, un adolescent au front pur, d'une nudité rayonnante. L'adolescent se penche hors de l'homme qui grandit et se déforme ainsi qu'une fumée et il balbutie des mots d'amour et de reconnaissance aux fleurs et aux arbres... Voici des matins dont les ciels gris de lin font rêver d'anges ; l'air est parfumé de miséricorde et de rédemption, des sons de cloches s'envolent... L'être double marche sur des prairies en songeant comme un Abel ; ils vont, tous les deux, lui et celui qu'il contient, en des lieux clairs, par des sentiers gazonnés et doux fleurants, parmi de jeunes arbres pavoisés des fils de la vierge... Une autre forme les accompagne, mais si vague ! une vieille femme ou un prêtre ? Son geste seul est reconnaissable : elle ouvre les bras vers l'homme double... L'être noir passe sa main sur son front et voici qu'il s'aurole de têtes qui sourient : des vieillards, des mendiants. L'adolescent intérieur lève vers eux ses regards ; il leur donne l'aumône, il leur tend à baiser sa joue ; et son geste signifie : « Pauvres êtres errants et repoussés, venez à moi car vous ne me dégoûtez point. » Aussitôt les figures ravagées sourient davantage, emparadisées et reflétant un rayonnement d'amour et de gratitude.

— Mon âme d'enfant ! en ce temps-là, je ne vivais plus qu'avec elle, je ne voulais plus vivre que par elle !

Dans l'embrasement d'une fenêtre, accoudé au bord d'une table, le même homme noir, mais qui n'est plus diaphane :

— C'est bien moi, oui c'est bien moi ! Voici tomber les innombrables soirs, la bure en lambeaux des frondaisons mortes se mariant au gris et au noir des écorces et laissant par ses trous passer les grands gestes nus des branches, remplit la campagne du drame infini des supplications ! Des horizons troublés, des ciels ternes, des pensées qui errent entre le blanc de l'inconnu et le noir du néant... La grise âme, le vague automne !... Je n'y vois plus, j'allume une bougie qui s'entoure d'un halo rose et vert dans l'air humide de la chambre, mon haleine fume... comme il fait froid ! je descends, c'est l'heure du dîner ; dans le salon (ici même)... oh ! figure au sourire d'espérance et de paix, figure aux doux yeux de mère, encadrée du bonnet noir aux rubans mauves et des cheveux blancs gardés dans la coupe de cristal, près du flamboyant feu dont la grande cheminée ronfle, je te revois ! Tu es là, tu étais là ! — Emilie Gerboix, tu tricoteras donc toujours, même dans ma mémoire, ton éternel bas !

Elle le reçoit d'un mot affectueux : — « Te voilà mon fils ; que faisais-tu donc là-haut tout seul ? »

Pour toute réponse, il l'embrasse ; il lui offre le bras pour passer dans la salle à manger (car elle ne marche pas encore seule, sa jambe est toujours si faible !) Alors, elle, toujours gaie (pour l'égayer lui) prend des airs cérémonieux, l'appelle comte et joue la douairière en se donnant des attitudes compassées et des grands airs comiques... Voici à table le curé du bourg et le petit rougeaud de docteur Gendron... qu'ils sont ennuyeux ces braves gens ! leurs interminables parties d'échecs, le soir !... Pourtant il est tranquillisant de les entendre parler de la récolte, des maladies de la vigne, des uns et des autres, de l'âge de celui-ci, du mariage de celui-là, des naissances et des morts...

Ils sont seuls, mère Emilie et lui; combien meilleures ces soirées-là! Ils éteignent la lampe, les lueurs du foyer ont un grand charme! Peu à peu ils échangent des mots, des mots sans suite; près d'elle qui le traite toujours en enfant, il redevient tout enfant. Il s'assoit sur le tapis à ses pieds, elle pose les mains sur sa tête; il lui dit adorablement: « Chère petite vieille! » elle lui répond par de menues tapes sur les joues. Et tandis que, les yeux pleins de joies inconscientes et de couleurs, de choses et d'êtres et les oreilles de voix, il considère au doigt potelé de sa vieille mère-amie, une bague d'argent, mince, usée (souvenir de berceau, souvenir le plus lointain qu'il ait), Emilie Gerboix de sa voix chevrotante alors, mais claire encore, fredonne l'air de la dame blanche: « Cette main, cette main si jolie-i-i-e... » Naïvement elle s'exclame: « Ah! si tu avais entendu ta pauvre grand'mère comme elle chantait cela! » — Et voici qu'elle raconte, comment elle est entrée dans la famille, en qualité d'ouvrière à la journée, pour faire les robes de « ces dames » et de « ces demoiselles »; comment « grand'mère Kerguelvan » s'est attachée à elle pendant une « longue et affreuse maladie », un cancer au sein, dont elle la soigna; comment en mourant elle lui recommanda ses enfants, se méfiant, « la pauvre dame! » de son « suppôt de Satan » de mari, « ton grand-père »... Et, pour la millième fois, Emilie Gerboix raconte les grands faits et les bons mots d'une perruche qui appartenait à « grand'mère bisaieule »... Ou bien: « Quand j'étais petite fille... » et elle explique combien la vie était moins cher qu'aujourd'hui, comment elle marcha sur ses bas pendant l'hiver de 1820 pour ne pas tomber « à cause du verglas »; comment elle fut enlevée par une vergue du moulin de son père, étant toute petite... Puis, sur la

prière du penseur assis à ses pieds et qui, gagné par le bonheur de sa simplicité se fait tout simple et naïf et tout petit, elle répète les épisodes cent fois entendus (mais sa voix leur prête un tel charme!) de *Fer-bras de Bras de Fer et du Petit-midi* et d'autres contes populaires inconnus où il y a des nains et des géants, le diable et des trésors. Ou bien encore elle improvise des dialogues où chacun parle selon son caractère et avec sa voix propre, mimant chaque souvenir en des gestes si vivants, en des physionomies si expressives, que voici défiler toute une « lanterne magique » de personnages surannés, qui furent des arrière-grand'tantes, des grands-oncles, des cousins et des cousines émigrés aux colonies pendant la Révolution... Alors vient l'inévitable histoire d'un « vieux gos nègue » amené en France par l'une de ces cousines et qui chantait en balançant les mains :

Ces-jeu-nes-fill'sont-coses-que-je-m'en-vais-mou-ant.

Elle imite le « gos nègue » le plus comiquement du monde. Ils rient, parce que cela les ramène bien loin en arrière tous les deux... lui songe : « Comme il y a longtemps que je vis déjà et que mère Emilie me sert de mère ! » et elle dit : « Vous ai-je assez bercés, habillés et déshabillés et débarbouillés toi et tes oncles, tantes, cousins et cousines et ton malheureux père ! Et en ai-je assez ensevelis, cher Jésus, de chers morts ! Que reste-t-il d'eux tous maintenant ? ce que nous en disons, et toi et moi... » et bientôt... « Tais-toi, chère vieille ! » — Alors elle : « Que veux-tu c'est la vie ! »... Des minutes pleines de silence s'écoulaient après cette mélancolie ; ils regardent les flammes qui dansent et les meubles qui ont l'air de remuer... et c'est tout un inexprimable qui les enveloppe ; lui cherche, sans pouvoir le comprendre, ce qui est là dans l'am-

biance, car il semble qu'il y ait quelque chose ou quelqu'un, quelqu'un plutôt que quelque chose : « Serait-ce cette silhouette aux bras ouverts qui m'accompagne quelquefois ?... » — « Ah oui, mon fils, vois-tu, dit Emilie Gerboix qui a senti aussi cela, vois-tu, il y a une conscience autour de nous qui en sait long sur tout ce que nous pensons. »

Et voilà qu'elle s'est remise à parler ; elle caresse d'un doigt distrait les longs cheveux de « son enfant », son récit s'écoule comme un murmure de source... du passé, du passé encore, des bribes d'aventures, des détails curieux et imperceptibles qui prennent tout à coup des proportions bizarres, des noms retrouvés depuis longtemps cherchés... toutes ces ressouvenances interrompues de temps en temps par un soupir de tristesse ; puis encore un autre souvenir, et puis, et puis... peu à peu sa voix se ralentit et tandis que sa main lui caresse toujours la tête, il s'assoupit, il ne l'entend plus que dans un rêve... alors elle se penche à son oreille et lui dit tout bas (ainsi qu'elle lui a toujours dit depuis qu'il est au monde) : « Allons, mon petit René, il faut aller vous coucher »...

Soudainement la vision s'évanouit, Kerguelvan se retrouve dans le présent. Les vieux meubles Louis XVI et les tentures de soie vert d'eau, la grande pendule de muraille, de chaque côté des portes les appliques d'argent, au milieu des panneaux les cadres argentés sous la poussière grise, aux quatre angles les quatre consoles surmontées de miroirs ovales... Bientôt, parmi les arbres, parmi les champs et les ciels, avec la ronde, avec les voix avec les figures et avec les gestes cette minute d'ombre et de poussière flottera au courant de sa mémoire !...

Sur le ciel d'or chement lentement les arbres tordus des haies lointaines ; il a plu, la route est fraîche et parfumée ; les feuillages rares et mul-

ticolore d'octobre reluisent; il a accroché les rênes à la lanterne, étendu au fond de la voiture avec Emilie Gerboix; le trot monotone du vieux cheval dont un fer sonne, rythme le temps... çà et là, dans la campagne, des moulins arrêtés qu'Emilie Gerboix lui montre et lui nomme, à lui, comme à un étranger. Elle parle aussi de ses malades et des pauvres qu'ils vont voir... il l'écoute d'une oreille distraite... sous la couverture ils se tiennent la main comme feraient deux amants... les paysans les saluent au passage, ils comptent les bornes de la route... Le paysage est très doux avec les lueurs de ses feuillages mouillés et de ses flaques! des buées montant du sol empanachent les buissons et les herbes... Trois vaches au bord de la route lèvent leurs lourdes têtes et prennent peur... alors le cri de la petite *gardeuse* : « Hé! hé! »... des volées de linots se lèvent sur un chaume... Et ce fossé! oh! ce fossé! la silhouette qui surgit là un soir sur le haut du talus!... Lors voici de nouveau *le saton des Naiades* et cette même silhouette, la tête inclinée sur son violon et le violon chante... c'est la sonate en fa, toujours cette autre forme de cette forme!... Raphaël! Raphaël!...

Quel est ce chemin au bord duquel il s'est assis? des hommes passent; ils se dirigent du côté du couchant, abattus et marchant avec peine: ils ne parlent ni ne chantent; des chiens les suivent, la queue basse, et flairant la terre.... Les hommes s'éloignent... l'un d'eux tend le bras vers le coucher du soleil et marche longtemps dans ce geste... Les autres relèvent la tête puis la laissent retomber sur leur poitrine et continuent leur route... Un coup de vent arrache des feuilles mortes aux branches d'un arbre; elles tourbillonnent quelque temps en l'air, puis, après avoir été violemment secouées, retombent à terre parmi les autres feuil-

les mortes. Et il a réentendu, à ce moment même, Emilie Gerboix disant : — « Que veux-tu c'est la vie ! » ... et comme le vent lui a donné froid, il s'est levé et il est rentré à Tréguenne....

Alors le Kerguelvan actuel se dresse d'un bond et marche à grands pas ; il a vu de loin, dans le désordre de ses souvenirs, venir une heure terrible ; il ne faut pas qu'il la revoie, cette heure ! de toutes ses forces il regarde les objets réels qui l'entourent.... mais, malgré lui, il aperçoit le geste atroce d'un forcené qui se frappe l'œil avec un couteau..... un éclair en jaillit dans son âme et il entend le cri fou (son propre cri) « ma volonté ! ma volonté ! » — Haletant, la tête rejetée en arrière, les mains crispées, un sanglot bouillonne dans sa gorge, il s'élance pour sortir...

— Mais non, je suis bien là, moi actuel?... oui, ce n'est qu'un souvenir.... voyons, du calme !

En passant près de la console où il y a une canne posée sur un livre ouvert, il se penche et lit : — « Comment éteindre en soi ses pensées à » moins d'éteindre les perceptions des sens qui » leur correspondent ? Or il est en ton pouvoir de » les ranimer sans cesse. Oui je suis le maître de » concevoir sur tel objet ce qui est raisonnable : » si je le puis, pourquoi me troubler ? — ce qui » est en dehors de mon esprit n'est rien absolu- » ment pour mon esprit. Pense ainsi et te voilà » debout, il t'est permis de revivre. Tu n'as pour » cela qu'à contempler de nouveau les choses » comme tu les as vues déjà ; car c'est là propre- » ment revivre. »

Surpris de cette coïncidence, ne se souvenant pas d'avoir placé ce livre là et ne reconnaissant pas cet exemplaire flétri par l'usage, il le tient longtemps à la main, parcourant les pages bien connues pourtant :

— Oui, le stoïcisme est l'art de la vertu ; mais

cette indifférence artificielle qui fournit à l'âme des réponses aux cris de la douleur ne fait pas taire ces cris. Que signifie de se répéter éternellement ces grandes vérités, de se dire qu'on fait partie de l'harmonie universelle et que le mal n'existe pas? L'indifférence n'est qu'une pose qu'on prend pour soi-même, ce n'est qu'une pose. Le vrai remède, c'était le rêve de l'ami divin, le doux être qui pardonnait et qui aimait, à qui on présentait son mal et qui répondait : « Ceci est bien parce que j'aime ceux qui souffrent. »

En fermant le livre, il aperçoit quelques lignes écrites à la première page :

« Tu vas clore cette porte, pour jamais, dis-tu :  
 » mais je sais que tu reviendras l'ouvrir un jour,  
 » dans dix ans peut-être, peut-être avant, pour ap-  
 » profondir l'amère jouissance de revivre ton passé ;  
 » je dépose ici ce volume que tu aimas tant et où  
 » tu puisas naguère tant de courage, afin que ce  
 » même jour, tu trouves dans la résurrection de ta  
 » douleur, des paroles amies jointes à ces pages  
 » d'ancienne consolation. Tu as eu de grandes  
 » souffrances, mon pauvre enfant ; mais considère  
 » que tu as dramatisé ta vie par l'ambition de ton  
 » cœur et de ton esprit. Relis encore ce livre de  
 » la sérénité et puisses-tu devenir, comme moi,  
 » à l'exemple du stoïcien mystique, calme, résigné,  
 » harmonieux dans l'harmonie des êtres. Ajoutant  
 » à cette simplicité la grande espérance que Jésus  
 » nous a laissée, offre-lui tes douleurs comme un  
 » repentir et confie-toi sans crainte à la belle et har-  
 » monieuse mort chrétienne qui viendra si vite! —  
 » *Signé: Lazare et Stelle de Saint-Ilan* »

— Lazare ! il était ici en effet le jour où je fermai cette porte !... depuis je ne l'ai plus revu... et Stelle de Saint-Ilan ! Stelle de Saint-Ilan ?

Kerguelvan prend un autre livre qui était sous le Marc-Aurèle, un petit bouquin à reliure rouge

parsemée de fleurs de lys d'or et de grandes L couronnées provenant sans doute de la bibliothèque de Louis XIV, un *saint François d'Assise*. A la première page une haute signature : *Marquis Brenn du Pouldu*. A l'instant il se remémore de vieilles histoires de hantise dont Emilie Gerboix amusa son enfance.

Il quitte le salon : dans l'antichambre, il s'arrête à considérer les objets pendus aux murs : des chapeaux dont la paille, pourrie par l'humidité, tombe en lambeaux, des vêtements, un coif de chasse, deux fusils couverts de rouille, des fauteuils de jardin.

— Les soirées assis dans ces fauteuils sur la terrasse, au bout du *jardin français* !

Il va pour ouvrir une porte vitrée au fond de l'antichambre ; les verrous rouillés résistent. Il décroche un fusil et revient frapper à grands coups de crosse ; le bruit retentit jusqu'en haut des escaliers... Enfin la porte est ouverte ; les abat-vent poussés, le *jardin français* apparaît, envahi par les ronces : de vieilles fleurs s'étiolent sous les branches, les marches du perron sont soulevées par des racines, une Diane encore blanche se détache à l'entrée d'une charmille. Malgré le plein soleil qui donne là, tout est d'un vert d'ombre et les allées sont humides : c'est là qu'il fit sa première sortie de convalescent, en quel doux rayonnement printanier !... c'est là aussi qu'il crut, un soir, aimer Jeanne de Tréguenne !... L'air lui-même semble désillusionné et vieilli, c'est l'atmosphère d'un cimetière maintenant... où donc ce rayonnement qu'il avait vu jadis ? et cette chaleur et ces parfums de vie ?

Il sort et marche : au coin d'un parterre, une *couronne impériale* se dresse dans son feuillage de fer ; il se penche à regarder au fond de la fleur blanche l'œil violet qui pleure... Les forces lentes

qui s'élaborent dans la solitude ont renversé les bancs de pierre sous la charmille ; Kerguelvan passe parmi ces choses, lentement. — Il se dirige vers une porte, entre dans un autre jardin qu'il traverse plus rapidement ; il ouvre une autre porte sur un troisième jardin en élévation de quelques marches, le *jardin du presbytère*. Au fond une maison en ruines dominée par le petit clocher de l'ancienne chapelle... de l'autre côté du mur, la tour ronde, puis les poivrières du manoir.

Dans ce jardin une profusion de fruits aux arbres : par terre des prunes pourrissent sous un nuage de guêpes et de frelons. Une odeur de sucre et de miel mêlée au parfum des framboises, des pois de senteur et des roses alanguit l'air déjà somnolent du bourdonnement des insectes.

Kerguelvan s'adosse à la table d'ardoise d'un cadran solaire ; il sourit. Pourquoi sourit-il ?

Il parcourt les allées en feuilletant le saint François d'Assise. — Au bout du jardin, il monte sur le belvédère qui domine la route : au giron d'une vallée, par-dessus les cimes d'un bois, il aperçoit les pignons de Kerguelvan, et, plus près, aux confins des terres de Tréguenne et de Kerguelvan, en haut d'un champ peuplé de menhirs comme Carnac, une colline aux flancs de laquelle une théorie de blocs grimpe : la *Colline des Pierres qui pleurent*... puis, là-bas, l'autre colline plantée des trois pins ébranchés qui ont l'air de trois croix. — Ayant assez vu, il se remet à lire saint François d'Assise... le nom qui est inscrit à la première page l'arrête encore : *Brenn du Pouldu*... Il se demande à voix haute :

— Brenn du Pouldu ?

S'il allait les voir ces parents inconnus dont il a entendu autrefois tant curieusement parler ? il s'étonne lui-même de concevoir ce désir, il est presque joyeux d'avoir formé un projet. Malgré

tant de tristesse, une sorte de sérénité émane des jardins et le pénètre : comme il est jeune encore !... il songe qu'il n'a que trente-cinq ans !

Sans s'attarder à l'abandon des allées, il rentre au château ; à Pierre qui garde les chevaux, toujours assis au bas du perron, il demande :

— N'as-tu pas été jadis avec mon grand-père au Pouldu ?

— Il y a bien longtemps, Monsieur René.

— Et combien d'années de cela ?

— Je pouvais bien avoir dix ans.

— Et quel âge as-tu, mon vieux Pierre ?

— Feu Monsieur le Comte, votre grand-père, et moi, nous étions frères de lait, vous savez ?

— Et cela fait ?

Le vieillard indique de la main les deux chênes jumeaux qu'il n'a cessé de contempler depuis qu'il est assis là et il répond en breton : — Vois les *chênes de naissance*, Monsieur René.

Kerguelvan regarde les deux arbres aux branches déjà torses et au tronc noueux dont les cimes dominant le toit du château. — Il ne renouvelle pas sa question et rentre fermer les portes et les fenêtres.

Par l'avenue silencieuse d'herbe, côte à côte sur leurs chevaux noirs, Kerguelvan, la taille redressée, tête nue, son œil d'or grand ouvert, semblable à un prince mystérieux de légende, et Pierre, le profil fier, les épaules drapées de sa pèlerine de cheveux blancs, semblable à un vieux chevalier des poèmes : ils s'en vont.

Au fond du bois Louis XV, les boudoirs de rocaille tapissés de mousse et de lierre se souviennent de causeries perdues.

Près du *Salon de la Reine*, Kerguelvan et Pierre s'arrêtent : dans les rayons obliques du soleil rose tamisés par les feuillages, les essaims dorés des

mouches éphémères tourbillonnent hâtivement, semblant tisser la trame invisible de leur linceul... Longtemps ils les regardent monter avec la lumière, jusqu'à ce qu'elles disparaissent au-dessus des cimes.

HENRY BOURGEREL.

*(A suivre.)*

Reproduction interdite.

